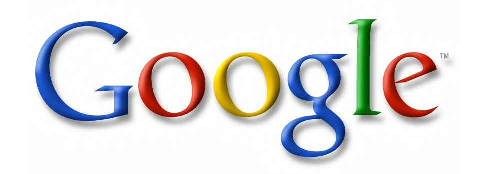
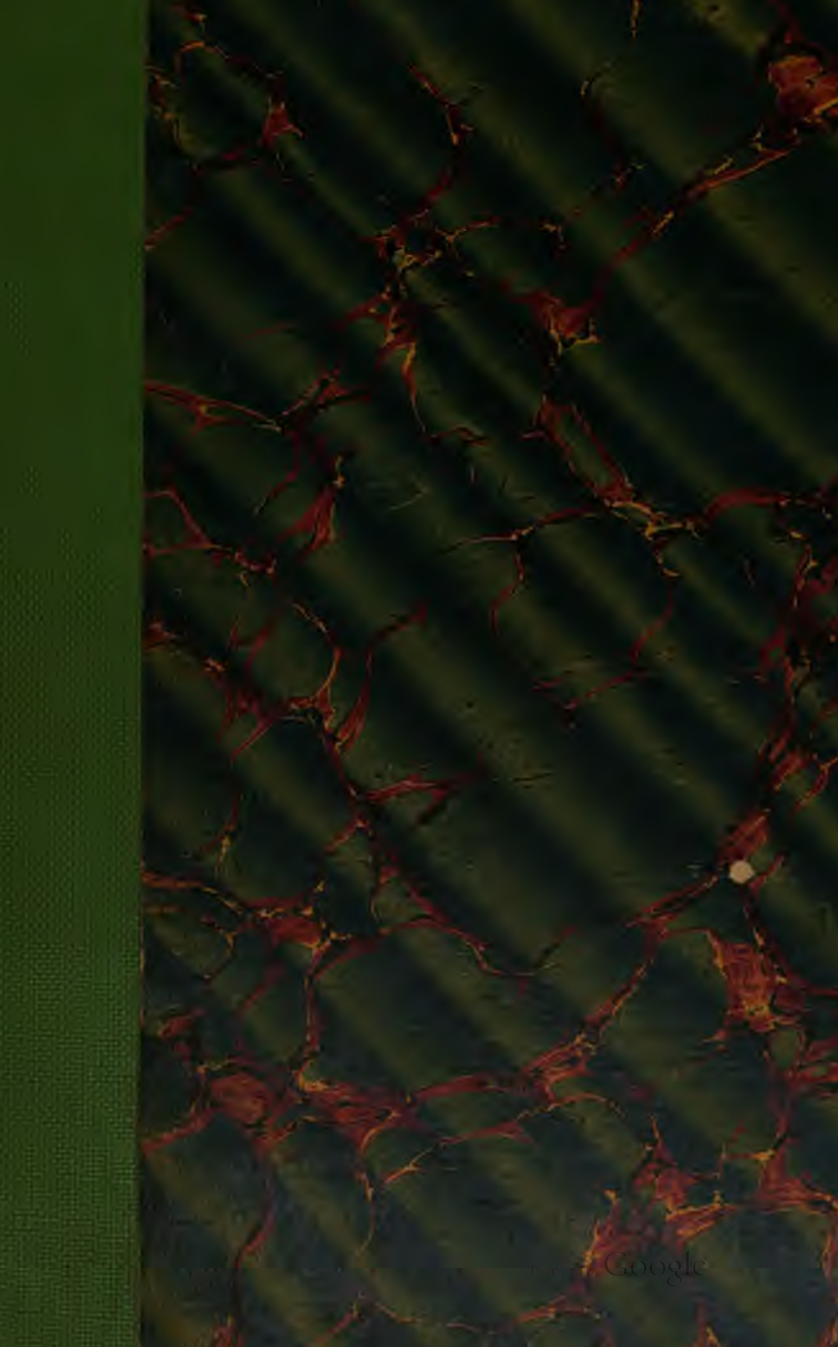
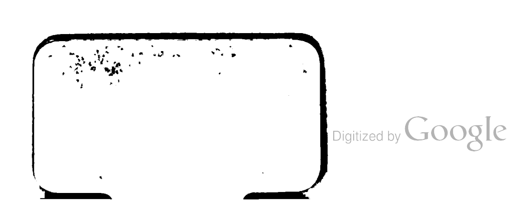

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LA BROUETTE DU VINAIGRIER,

DRAME EN TROIS ACTES.

PAR M. MERCIER.



A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXV.

PERSONNAGES.

Monsieur DELOMER, négociant.

Mademoiselle DELOMER.

Monsieur JULLEFORT, prétendu de mademoiselle Delomer.

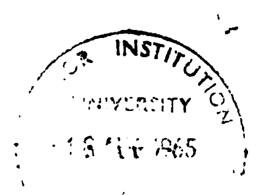
DOMINIQUE pere, vinaigrier.

DOMINIQUE fils.

Monsieur DU SAPHIR, bijoutier.

DOMESTIQUES.

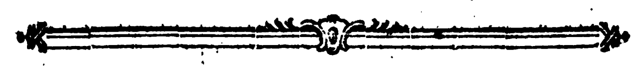
La scene est à Paris, dans la maison de M. Delomer.





LA BROUETTE DU VINAIGRIER.

DRAME.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. JULLEFORT, M. DU SAPHIR.

(M. Jullefort entre comme M. du Saphir sort; ils se croisent d'abord au milieu du théatre, & ne se reconnaissent qu'après s'être salués.)

M. JULLEFORT.

EH! c'est vous, monsieur du Saphir?

M. DU SAPHIR.

Monsieur, bien charmé de la rencontre; elle est heureuse; je suis toujours tout à votre service; je vous ai les plus grandes obligations.... & ma reconnaissance.....

M. JULLEFORT.

Vous avez un teint de rubis.... La femme, les enfans, le commerce, comment tout cela va-t-il

M. DU SAPHIR.

Le bijou ne va pas mal, si l'on était payé... Et vous, monsieur, à propos, pas encore marié ? J'attends après vous ; car j'espere bien que ce ne sera pas un autre que moi qui aura l'honneur de vous servir... J'ai toujours en réserve ces belles girandoles que vous m'aviez demandées pour cette veuve.

M. JULLEFORT, *se retournant, alarmé.*

Paix donc ! paix ! parlez doucement.

M. DU SAPHIR.

Pourquoi donc ?

M. JULLEFORT.

De la discrétion, monsieur du Saphir ! Je ne veux pas que l'on sache ici que j'ai manqué ce mariage... Mais connaissez-vous bien cette maison ?

M. DU SAPHIR.

Si je la connais ! c'est mon pere en personne, qui a eu l'honneur de percer les oreilles à feu madame Delomer le jour de ses fiançailles. Nous avons toujours eu depuis la pratique de la maison. Je connais cette maison-ci comme la mienne ; j'y suis très-bien accueilli. Demandez à M. Delomer ce que nous sommes.

M. JULLEFORT.

Et si je vous demandais à vous ce qu'il est. (*A voix basse.*) Là, dites-moi en bon ami, n'est-il jamais gêné ? paie-t-il bien ? cela va-t-il rondement ?

M. DU SAPHIR.

Oh ! oui ; jamais de crédit. J'ai beau lui dire, à votre aise, monsieur ; toujours solde de compte aussi-tôt la marchandise livrée ; le papier qu'on me donne est comme du comptant.... Tenez, j'aurais tout mon bien chez cet homme-là, que je dormirais aussi tranquillement que s'il était placé chez le roi.

M. JULLEFORT.

Il est donc, selon vous, bien aisé?

M. DU SAPHIR.

Il fait de très-belles affaires, l'argent roule là-dedans, il faut voir; il n'y a rien de tel que ces négocians-là, il leur arrive du bien des quatre parties du monde. Nous sommes six bijoutiers qui lui fournissons pour des envois, & nous pouvons à peine y suffire.

M. JULLEFORT.

Ce sont des boîtes d'or que vous venez de livrer, à ce que j'ai pu voir?...

M. DU SAPHIR.

Oui, toutes boites pleines; elles sont destinées pour Pétersbourg: on paie bien de ce côté-là..... J'ai apporté une petite bague pour mademoiselle. On m'en avait fourni le diamant, beau, clair, net; je viens de mettre cette bague à son doigt: elle a une fort jolie main cette fille-là.

M. JULLEFORT.

Et sa tête, qu'en dites-vous?

M. DU SAPHIR.

Mais très-bien, en vérité.... très-bien....

M. JULLEFORT.

Rien de trop cependant; au reste, telle qu'elle est, je crois que j'en deviens amoureux de plus en plus, sur-tout lorsque vous me parlez de l'aisance du pere: cela m'attendrit..... Il est donc à coup sûr, d'une fortune solide, ce monsieur Delomer?... Vous n'avez aucun intérêt de me tromper, vous...

M. DU SAPHIR.

Moi! monsieur, informez-vous plutôt à tout le monde... Il a des correspondances jusqu'au fond du nord.



M. JULLEFORT.

Il eſt vrai que ſon nom ſonne bien dans le monde.... Allons, il faudra que je termine cette affaire.... Il fait un commerce immenſe, ſa fille eſt ſon unique héritiere; c'eſt une fille adorable; il eſt bien décidé que je l'aime.

M. DU SAPHIR.

Mais vous avez bien des ſortes d'amour! Comment diable faites-vous donc?

M. JULLEFORT.

Pas ſi haut, vous dis-je... Vous êtes d'une imprudence!...

M. DU SAPHIR.

Mais perſonne n'eſt là... (*Très-bas.*) Je croyais que vous aviez rompu avec la veuve pour cette vieille fille. Cela n'a donc pas encore réuſſi? Ce n'était pas cependant les eſpeces qui manquaient de ce côté.... & pourquoi n'avez-vous pas ſuivi votre pointe?

M. JULLEFORT.

Quoi! vous êtes à ſavoir que ſes parens l'ont fait enfermer ſubtilement, ſous prétexte de démence? Elle n'avait pourtant que ſoixante-ſix ans: ils m'ont joué là un tour perfide; c'eſt une perte pour moi irréparable. On ne ſait pas, monſieur du Saphir, on ne ſait pas juſqu'où cela allait: je ne reculais pas cette fois à me marier, j'aurais bataillé; mais l'interdiction eſt venue comme un coup de foudre. Il a fallu quitter la partie.

M. DU SAPHIR.

Vous avez du malheur, en vérité.... voilà dix fois que je vous vois à la veille de contracter, & avec d'aſſez bons partis; point du tout, quand il n'y a plus qu'à ſigner, voilà qu'il n'y a plus rien de fait.

M. JULLEFORT.

Que voulez-vous auſſi? je ne ſuis pas un imbé-

cille, moi, un homme à me marier en dupe. En vérité, il faut l'avouer, ſi l'on n'y prenait garde, un ſot marché ſerait bientôt conclu. L'un, c'eſt ſa fille qu'il veut marier adroitement : elle eſt bien miſe, bien brillante, on me la prône, on me la fait toute d'or ; je me montre amoureux, rempli d'une exceſſive tendreſſe ; & quand nous en venons au fait, il n'y a plus d'argent. Paraiſſent de vieux contrats réduits à moitié, que l'on veut me paſſer plus cher que ſur la place même ; c'eſt une dot payable en des termes éloignés, c'eſt-à-dire, une eſpérance, & par conſéquent un germe de procès contre un beau-pere. C'eſt un trouſſeau eſtimé, ah ! à un prix au-deſſus de ce que je le paierais chez le plus dur juif à dix ans de crédit : auſſi mon amour expire involontairement ; l'amour ne ſe nourrit point de brouillards ; il faut en ménage, de la réalité.

M. DU SAPHIR.

Il eſt vrai que la fortune d'une fille aujourd'hui reſſemble aſſez à ſon caractere ; ce n'eſt qu'une conjecture ; on eſt amorcé par des promeſſes dorées, & l'on ne tarde pas à être attrapé. Les femmes n'en ſont pas moins diſpendieuſes ; voyez ſeulement dans notre état, elles ſe ſont miſes ſur un ton, un ton .... en vérité, il n'y a plus moyen d'y tenir ; il faut voler, ou faire banqueroute.

M. JULLEFORT, *comme par ſouvenir, & ſouriant à demi.*

Une fois .... il y a quelque tems de cela .... une fois j'ai bien manqué d'être pris. J'étais ſur le point de ſigner, dans la certitude d'épouſer une fille unique : elle était aſſez riche. La mere avait quarante-quatre ans ſonnés ; elle n'avait point eu d'enfans depuis dix-ſept années. Cela paraiſſait ſans ombrage. Heureuſement pour moi que je ſonge à tout, & que

la regardant un certain soir très-fixement, je la soupçonnai tout-à-coup . .... devinez . . . . oh ! ce fut une illumination soudaine, un véritable trait de génie . . . . je fis naître prudemment un prétexte pour différer, & bien me prit alors, car deux mois après il n'y avait plus aucun doute. Un second enfant venait en tapinois m'enlever malignement la moitié de mon bien. Tout autre que moi serait tombé dans le piege. Avouez . . . . qui diable aurait pensé ?... Or jugez quelle énorme différence ! moitié moins d'un seul coup !. .. Aussi depuis ce tems-là, quand on me parle d'une fille, c'est d'abord de la mere que je m'informe ; & si elle n'a pas cinquante-cinq ans révolus . . . je passe plus loin.

M. DU SAPHIR.

Pour ici, vous n'avez rien à craindre de semblable ; la pauvre madame Delomer est enterrée depuis douze ans. . . . j'ai assisté à son convoi. . . .

M. JULLEFORT.

Fort bien ... & vous avez vu apposer les scellés ?... On n'a rien détourné ?

M. DU SAPHIR.

Oh ! monsieur Delomer est d'une probité reconnue.

M. JULLEFORT.

Sa fille est bien fille unique ?

M. DU SAPHIR.

Je vous en réponds, monsieur, assurément.

M. JULLEFORT.

Bon . . . . C'est que par fois il y a des freres qui débarquent un beau matin, revenant de l'Amérique, ou bien des sœurs qui sortent du couvent comme des ombres, & dont on ne parlait pas. . . . J'ai de l'expérience. Au reste, monsieur Delomer n'est pas capable d'une telle perfidie.

M. DU SAPHIR.

Mais sur ces sortes de choses-là, en bonne police, il devrait y avoir dans chaque province un bureau d'assurance.

M. JULLEFORT.

Ne croyez pas plaisanter ; vraiment ce serait un projet à donner, & plus utile que tant d'autres.... Mais dites-moi un peu, vous qui l'approchez depuis long-tems, vous lui avez toujours connu une conduite rangée, réguliere, vous ne lui soupçonnez pas quelque inclination en ville, ou quelque vieille habitude?...

M. DU SAPHIR.

Que voulez-vous dire?

M. JULLEFORT.

Je veux dire si je n'aurais pas à appréhender qu'il vînt follement à se remarier, comme font certains vieux qui en prennent envie, quand ils voient leurs enfans... vous entendez?

M. DU SAPHIR.

Non, non ; ne craignez rien. Il ne se remariera jamais ; il aime trop sa fille pour cela. Je suis sûr qu'il voudrait avoir quatre fois plus de bien, pour le seul plaisir de lui tout laisser.

M. JULLEFORT, *avec une exclamation joyeuse.*

Vous avez raison ; c'est une aimable fille, une fille charmante... Vous m'enchantez... Ah ça, vous ne savez point que je l'aime à la folie... Je le vois, c'est elle qui doit être ma femme... Point de mere, point de frere... Allons, allons, monsieur du Saphir, apprêtez-vous ; vos girandoles partiront cette fois.

M. DU SAPHIR.

Puis-je compter?...

M. JULLEFORT.

Vous ne risquez rien, vous dis-je, de préparer les présens des accords. Dès tout-à-l'heure, je presse le pere de conclure.

M. DU SAPHIR.

Mais, sans trop de curiosité, êtes-vous bien dans la maison ?

M. JULLEFORT.

Très-bien. J'ai été présenté par une personne qui a un rang, & je me suis fait recommander par gens qui ont beaucoup de fortune; ainsi...

M. DU SAPHIR.

A merveille !... Mais pensez-vous que la demoiselle vous voie d'un regard favorable ?

M. JULLEFORT.

Oh ! oui... oui ; quand il s'agit du sacrement, une fille aime toujours assez. Nous aurons tout le tems de nous connaître pour nous aimer ensuite ; ce n'est pas là mon inquiétude. Le pere est fou de moi, ses affaires vont rondement, tout cela ira le mieux du monde, & je sais déjà où placer... (*Vivement.*) Apportez-moi dans une heure les diamans & les bijoux ; je signe dès aujourd'hui...

M. DU SAPHIR.

Je me recommande toujours à vous & à vos amis. J'entends, je crois, monsieur Delomer ; votre très-humble serviteur.

M. JULLEFORT.

Qu'il ne vous voie pas.

M. DU SAPHIR.

Je me sauve.

SCENE II.

M. JULLEFORT, *seul.*

On m'avait bien informé de tout ce qu'il m'a dit là; mais il est toujours bon de questionner; le plus petit fait souvent les choses qu'on croit le mieux cachées, & ce ne sont pas toujours les gens de la maison qui en connaissent le véritable intérieur. Le témoignage de ce bijoutier m'a fait plaisir. Il est fort agréable d'entendre prôner le bien qui doit nous être propre... Qu'un contrat est une chose bien imaginée! D'un trait de plume, là, sans rien débourser, on acquiert des maisons, des effets royaux, de l'argent, des meubles... Il est vrai qu'on a une femme; mais on vit avec elle à son aise, on regle sa dépense; on est maître, après tout, de la communauté... Nos aïeux n'étaient pas des sots... C'est un parti tel qu'il me convient... Quand le pere ne me donnerait que deux cent mille francs comptant, puisque le reste est sûr, il n'est pas jeune, nous patienterons... Il y a des jours cependant qu'il paraît encore bien verd...

SCENE III.

M. DELOMER, M. JULLEFORT.

M. DELOMER *paraît dans le fond de la scene, avec un porteur qui a une sacoche vuide sur l'épaule; il lui distribue avec réflexion différens papiers.*

TENEZ, vous ferez votre tournée dans le quartier Saint-Honoré.

(Le porteur va pour s'en aller ; monsieur Delomer s'avance, puis rappelle le porteur.)

Bonaventure, écoutez donc, vous passerez auparavant au bureau. Monsieur Dominique aura peut-être quelqu'autre chose à vous donner. (*Le porteur s'en va.*) (*Il apperçoit monsieur Jullefort.*) Ah, ah, c'est vous ? Comment avez-vous passé la nuit ?

M. JULLEFORT.

Le mieux du monde : & vous ?

M. DELOMER.

Moi, j'ai eu le sommeil agité... Hier au soir, en vous quittant, je m'enfermai dans mon cabinet ; & quand une fois je travaille tard comme cela, le reste de la nuit s'en ressent ; je la passe toute blanche, à bâtir, comme l'on dit, des châteaux en Espagne.

M. JULLEFORT.

De pareilles nuits valent souvent les plus agréables journées, n'est-il pas vrai ? Sur-tout quand, ne pouvant dormir, on forme tout à son aise, dans le silence & la tranquillité des nuits, une spéculation bien conçue, bien nette, & qu'à quelque tems de là elle réussit à plaisir... on ne regrette plus la nuit blanche...

M. DELOMER.

Je n'ai pas eu à me plaindre de la fortune : jusqu'à présent elle m'a assez favorablement traité ; & je vous l'avouerai, après de certaines rentrées que j'attends, qui ne tarderont guere, ma fille une fois établie, c'en est fait, je me repose.

M. JULLEFORT.

Oh ! vous vous reposerez, il est juste : mais tout en faisant valoir vos fonds, n'est-il pas vrai ? Oui. Cela amuse, cela distrait, cela réjouit. C'est une

occupation. Au reste, il ne tiendra qu'à vous que votre fille ne soit bientôt établie; vous connoissiez mes intentions : mon seul desir est de l'obtenir le plus tôt que je pourrai.

M. DELOMER.

Je le sais, & l'on m'a parlé encore hier de vous en termes pressans. Vous avez des amis qui ont beaucoup de chaleur : aussi c'est en partie ce à quoi j'ai rêvé cette nuit : ma fille doit s'attendre à vous recevoir pour époux, depuis que je vous ai ouvert ma maison avec une distinction aussi marquée . . . D'ailleurs, la maniere dont nous avons parlé en sa présence...

M. JULLEFORT.

Il ne s'agit plus, je crois, que de fixer le jour qui doit assurer mon bonheur.

M. DELOMER.

Nous allons prendre l'heure pour le contrat; votre notaire m'a fait part d'une petite formule que vous avez mise à la suite de l'état de vos biens.

M. JULLEFORT, *d'un ton hypocrite.*

Mais je ne le lui avais pas dit.

M. DELOMER.

Dit ou non dit, je ne m'offense point de cela : il est juste que chacun fasse ses conditions... Une fille avec des attraits, a toujours des adorateurs; mais ce n'est qu'avec une dot qu'elle devient femme.

M. JULLEFORT.

Oh ! je ne prétends point faire de loi, mais observer seulement une certaine forme pour se prémunir contre la chicane. La chicane ! vous savez, on ne saurait trop consolider un contrat : c'est non-seulement pour toute la vie, mais encore pour les enfans, les petits-enfans & les arriere-petits-enfans.

Vous ſavez qu'il faudra que je tienne maiſon; & que, pour qu'elle ſoit exempte de ces gênes diſgracieuſes, qui troublent tout le plaiſir d'etre enſemble....

M. DELOMER.

Auſſi je vous le répete, rien ne m'a offenſé dans vos articles : je n'en ai qu'un de mon côté à oppoſer aux vôtres ; mais auſſi j'y tiens invinciblement, ce n'eſt que ſous cette condition que j'accorderai ma fille, & je crois être ſûr d'avance que vous y ſouſcrirez...

M. JULLEFORT, *inquiet.*

Vous êtes ſûr!.. vous me connaiſſez bien... mais eſt-ce de grande conſéquence?

M. DELOMER.

De la plus grande ; auſſi je n'ai que cette condition là : j'exige de vous, que vous me donniez parole d'honneur que vous la remplirez dans toute ſon étendue.

M. JULLEFORT, *à part.*

Il me fait trembler. Serait-ce de rendre la dot en cas de décès. C'eſt toujours là la pierre d'achoppement. (*D'une voix un peu altérée.*) Quel eſt-elle enfin cette condition?

M. DELOMER.

C'eſt de la rendre toute ſa vie heureuſe, bien heureuſe, la plus heureuſe des épouſes, entendez-vous?

M. JULLEFORT.

Ce n'eſt que cela! (*A part.*) Je reſpire (*Haut.*) Ah! comptez ſur moi. En douteriez-vous?

M. DELOMER.

On ne connaît jamais un amant qu'après le mariage. L'homme qui aſpire à la main d'une fille ſe contrefait toujours, & chacun prend un maſque qu'il ne tarde guere à dépoſer. Je ne vous mets point de

cette classe ; c'est une simple réflexion. On m'a dit tant de bien de vous, & vous prévenez vous-même si fort en votre faveur, que je me suis décidé. Je veux voir ma fille pourvue : elle est d'âge, elle n'a point de mere. Je ne suis pas une société pour elle. Il lui en faut une : vous dites l'aimer, & je le crois, puisque vous la demandez avec tant d'empressement... Tout est dit. Je m'attends qu'elle va s'effrayer un peu de cette union. Le changement d'état coûte toujours aux jeunes filles. C'est à vous de captiver son cœur : il est neuf & sensible, vous le conformerez à votre guise. Il n'y a que deux ans qu'elle est sortie du couvent, & je n'ai point reçu les assiduités d'un autre que vous.

M. JULLEFORT.

Je me flatte aussi que vous n'auriez trouvé personne ami plus vrai, amant plus sincere...

M. DELOMER.

Tout en possédant ma fille, ses charmes ne vous empêcheront pas d'arrêter vos yeux sur ce que je lui donnerai.

M. JULLEFORT.

Ah! monsieur, de quoi me parlez-vous? Tout ceci se verra dans l'étude du notaire.

M. DELOMER.

Tenez, ce *tout ceci* est de style. Parlons à cœur ouvert. On a beau faire des mines ; le cœur saute de joie, quand la richesse accompagne la beauté. Ce n'est pas que je veuille dire que vous recherchez ma fille uniquement pour son bien : au contraire, je crois que vous l'aimez assez pour l'épouser, quand je n'aurais aujourd'hui que peu de chose à lui donner.

M. JULLEFORT, *à part & tout intrigué.*

Où cela va-t-il me mener encore? Oh! je suis sur

les épines. (*Haut.*) Vous dites bien vrai ; & si ce n'étaient les besoins multipliés, les folies du jour, je ne sais quel luxe tyrannique, un état à remplir... Mais c'est autant pour elle que pour moi.

M. DÉLOMER.

N'ayez aucune inquiétude sur ce chapitre : je n'ai qu'elle, & je veux lui procurer une aisance honorable, je n'y regarderai pas de si près, & vous serez content. Tenez, je vais vous dire ce que je veux faire, c'est tout ce que je peux d'abord....

M. JULLEFORT, *attentif & dissimulé.*

Il faut bien vous écouter, puisque vous le voulez.

M. DELOMER.

Mais si vous n'entendiez pas ces sortes d'affaires, nous en causerions tantôt chez notre avocat, il est impartial.

M. JULLEFORT.

Puisque nous y sommes, c'est à moi à vous entendre... Il est vrai que je suis peu habile à entrer dans de pareils détails, j'ignore absolument les clauses & les formes de tels arrangemens....

M. DÉLOMER.

En ce cas, remettons-nous en, si vous l'aimez mieux, à mon notaire : il stipulera tout cela avec le vôtre. Le tableau sera plus net, & vous verrez d'un coup-d'œil.

M. JULLEFORT.

J'aimerais toujours mieux entendre de votre bouche le témoignage de vos bienfaits paternels... votre ame noble, grande, généreuse...

M. DELOMER.

On n'est point généreux envers ses enfans, on n'est qu'équitable : mon intention a toujours été d'assurer le bien-être de ma fille & celui de mon gendre. D'abord je vous donne ce qu'il y a de plus solide

folide au monde, de l'argent comptant. Rien de plus commode : avec cela, on fait tout ce que l'on veut, on le prête, on le place, on attend l'occasion. On achete une terre, une charge : que fais-je? on applanit toutes les difficultés, on double quelquefois fes revenus.

M. JULLEFORT, *avec emphase.*

Oh! oui, fans contredit... très-bien vu.

M. DELOMER.

Vous confulterez enfemble ce qui vous rira le plus, je vous laiffe les maîtres : c'eft ma maxime, à moi, qu'on ne réuffit jamais bien que dans ce qu'on exécute librement, & à fa propre fantaifie.

M. JULLEFORT.

Vous parlez toujours d'une maniere fi fenfée, fi judicieufe, que je ne me laffe point de l'admirer; certes je me ferai gloire en tout, de demander & fuivre vos avis.

M. DELOMER.

Point du tout, vous dis-je : vous ferez à votre tête, je vous ferai porter la veille la fomme, le refte eft abfolument votre affaire; je ne m'en mêle plus.... vous ferez maître de difpofer...

SCÈNE IV.

M. JULLEFORT, M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.*

(Dominique pere arrive dans le moment, & coupe la parole à M. Delomer.)

DOMINIQUE *pere, faluant.*

MONSIEUR....

M. JULLEFORT, *à part.*

Au diable soit de l'homme! j'allais savoir...

DOMINIQUE *pere, en habit de gros drap, avec un grand chapeau & de grandes manchettes.*

Monsieur permettra-t-il à Dominique, son ancien serviteur, de lui présenter à cette heure ses devoirs?

M. DELOMER.

Bonjour, pere Dominique, bonjour ... Toujours le teint frais!

M. JULLEFORT, *à part.*

Peste soit de l'importun! nous en étions au point capital.

DOMINIQUE *pere.*

Je vous importune peut-être, monsieur; je me retire.

M. DELOMER.

Point; nous avons fait : vous êtes une connaissance ancienne, un digne homme, que je vois & verrai toujours avec le plus grand plaisir ... Nous acheverons tantôt, mon cher Jullefort : aussi n'ai-je pas tout dit; je me souviens de quelque chose, qu'il faut discuter en tierce personne. Passez là-dedans. En lui donnant le bonjour, vous causerez; elle est avec une voisine de nos amies.

M. JULLEFORT, *froidement.*

Vous me le permettez?

M. DELOMER.

Si je le permets! Mais voyez donc! cela va sans dire.

SCENE V.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.*

M. DELOMER.

Eh bien, pere Dominique, qu'y a-t-il? Je suis

harmé de vous voir si bien portant : que m'apportez-vous là de bon ?...

D O M I N I Q U E *pere.*

Je vous apporte, comme de coutume, le petit mémoire de l'année ; je me suis mis ce matin à faire la ronde.

M. D E L O M E R.

Mais s'il me prenait fantaisie de ne pas vous donner de l'argent ?

D O M I N I Q U E *pere.*

Vous feriez comme bien d'autres, car on ne paie plus.

M. D E L O M E R.

Comment ! vous auriez beaucoup de débiteurs, vous ?

D O M I N I Q U E *pere.*

Ma foi, il n'y a plus guere que cinq ou six de mes pratiques, & des plus anciennes, qui me donnent là, sans faire la mine, de l'argent, quand je leur en demande : les autres, petits ou grands, prennent des remises ; & j'ai là une liste, voyez-vous ! où il y a bien des verreux.

M. D E L O M E R, *haussant les épaules.*

Mais comment peut-on demander crédit à un vinaigrier ? Cela me révolte. (*Il le paie.*)

D O M I N I Q U E *pere.*

Vraiment, vraiment ! cela vous étonne, eh ! eh ! Si je voulais leur en prêter, plusieurs & des plus hupés m'embrasseraient & m'appelleraient encore leur cher ami.

M. D E L O M E R.

N'ayez point de tels amis... Je vous souhaiterais un tout autre état, mon cher Dominique ; vous êtes un si brave homme !

DOMINIQUE *pere.*

Un autre état !... Et pourquoi ? Il y a quarante-cinq ans que j'ai pris ce gagne-pain, je ne m'en repens pas : autant vaut celui-là qu'un autre. Pourvu que je vive en honnête homme, qu'importe, après tout, ma façon de vivre ? Tout en poussant ma brouette, j'ai rencontré des gens qui n'étaient pas si contens que moi. Que font quatre roues, quand une suffit à me faire rouler ma vie ? Mon pere était un pauvre vigneron, qui avait travaillé toute sa vie pour ne boire que de la piquette. Moi, j'ai mieux trouvé mon compte à vendre du vinaigre. Je me suis ingéré d'en composer de plus d'une sorte, ainsi que des moutardes de santé ; & grace à Dieu, ce n'est pas pour me vanter, mais elles ont eu une certaine vogue.

M. DELOMER.

Je vous estime singuliérement, & sur-tout en considérant l'éducation que vous avez donnée à votre fils... Ce jeune homme-là promet beaucoup.

DOMINIQUE *pere.*

Je venais aussi pour en causer un peu avec vous... Vous en êtes donc vraiment content ?...

M. DELOMER.

Oui, en vérité, très-content : je lui abandonne beaucoup d'affaires à conduire, il s'en acquitte très-bien, avec célérité & prudence : votre fils a des talens ; & chacun est enchanté de ses procédés.

DOMINIQUE *pere, avec la plus grande joie.*

Ce que vous me dites là me met du bon sang dans les veines, & me fera vivre trente ans de plus ; c'est le seul enfant que j'aie eu, c'est lui qui est aujourd'hui toute ma joie & toute ma consolation sur la terre. Je n'ai goûté d'autre plaisir, depuis que je suis au monde, que l'idée attendrissante de le voir

e tourner à bien, & devenir un honnête homme: l'eſt; je ſuis heureux, je ne me ſuis marié que pour former un bon citoyen. J'ai donné, ſelon mon pouvoir, tous mes ſoins à ſon éducation, me retranchant ſur le néceſſaire pour qu'il ne manquât de rien. Donner la vie eſt bien peu de choſe, ſi l'on n'y joint l'aſſurance d'un certain bien-être. C'eſt un devoir doux à remplir, & qui porte ſa récompenſe avec ſoi. Je l'aurais bien mis de mon métier: mais les enfans ne réuſſiſſent jamais comme leur pere, ils gâtent leur état; & puis ils veulent toujours être quelque choſe de plus.

M. DELOMER.

Cela eſt dans l'eſprit de l'homme, qui tend toujours à s'élever.

DOMINIQUE *pere.*

Ils n'en ſont pas pour cela plus heureux: mais qu'importe? ils croient l'être: il faut que chacun ſuive ſes idées, que chacun ſoit libre: voilà mes principes, à moi...Vous penſez donc qu'il ſera ſon chemin?

M. DELOMER.

J'en étais preſque ſûr dès le moment que vous me l'avez préſenté. La probité donne à la phyſionomie une certaine ouverture qui plaît au premier coup-d'œil; & cette phyſionomie eſt héréditaire dans votre famille. Il avait alors un air tout anglomane, avec ſon habit bleu & ſes cheveux courts. Je n'ai pas été médiocrement ſurpris, je vous l'avoue, de vous voir un fils auſſi verſé dans l'uſage du monde.

DOMINIQUE *pere.*

Voici la troiſieme année qui court, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, où je l'ai fait voyager de bonne-heure. N'ai-je pas pris là le meil-

leur parti? J'avais un parent, préfet du college qu'on disait savant, & à qui je ne trouvais pas mo le sens commun; il me disait toujours d'un to rogue : sans le latin votre fils ne parviendra jamai à rien... Tudieu! mon cousin, lui répondis-je, vous avez beau dire, on ne parle plus latin dan aucune maison du royaume. Si mon fils avait besoin d'une autre langue que la sienne, c'est en anglais, c'est en allemand, qu'il lui serait utile & agréable de savoir s'expliquer; il trouverait des gens pour lui répondre... Et je vous l'envoyai sur-le-champ dans ces pays-là dès l'âge de douze ans. Il demeura chez de braves gens, qui le formerent au commerce, & qui de plus tirent beaucoup de mon vinaigre.

M. DELOMER.

Vous avez bien fait, les voyages forment tout autrement que les colleges. On ne fait que faire trop souvent de ces beaux latinistes : ils ne possedent que des choses inutiles, croient tout savoir, sont tout & ne sont rien : votre fils m'aide beaucoup; il vous a plus vîte traduit une lettre allemande ou anglaise; & je lui laisse souvent faire la réponse, elle n'en est que mieux. Je vous proteste qu'il m'est très-utile, & qu'aujourd'hui presque toute ma correspondance roule sur lui.

DOMINIQUE *pere, un peu interdit.*

Toute votre correspondance!..... Diable! cela m'embarrasse.

M. DELOMER

Pourquoi donc?... Vous ne répondez pas... Parlez, vous hésitez.

DOMINIQUE *pere, vivement.*

C'est que je n'ose plus vous dire à présent que je voulais qu'il s'en allât de Paris.

M. DELOMER.

Qu'il s'en allât! Et où irait-il, s'il vous plaît?

DOMINIQUE *pere.*

Tenez, je ne sais : mais ce garçon-là, depuis que je l'ai fait revenir de chez l'étranger, est changé considérablement ; il n'est point cependant malade : mais qu'a-t-il donc? Quand il est arrivé (vous le savez comme moi), il avait une mine rayonnante & qui faisait plaisir à voir, de l'embonpoint, des yeux vifs, des couleurs vermeilles.... A présent (prenez-y garde) vous verrez ses joues un peu applaties & pâlottes, ses yeux plus enfoncés & moins rians. Nous avons dîné l'autre jour ensemble ; ça ne mange plus.

M. DELOMER.

Il me fâcherait beaucoup de le perdre, & certes je regretterais autant sa personne que ses talens.... Mais le voilà : souffrez que je l'interroge un peu à ce sujet... Il sera peut-être moins discret avec moi.

DOMINIQUE *pere.*

Oui, interrogez-le.... A deux nous verrons ce qu'il a dans l'ame.

SCENE VI.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils.*

DOMINIQUE *fils, entrant & courant à son pere.*

Mon pere... Ah ! je ne savais pas que vous étiez ici... Que je vous embrasse!

DOMINIQUE *pere.*

Bonjour, mon fils... j'allais passer à ton cabinet.

M. DELOMER.

Ecoutez, Dominique... il ne faut rien me dé

guiser. . .Votre pere s'imagine que le séjour de Paris ne vous est point agréable. Il croit deviner en vous une secrete envie de retourner aux lieux que vous avez habités si long-tems. Je crois bien que vous n'êtes pas mécontent de ma maison : mais, comme on n'est pas maître de ses inclinations, si elles vous éloignaient d'ici, quel que fût mon regret, vous êtes libre.

DOMINIQUE *fils*.

Ah, monsieur ! qui peut me prêter des sentimens qui sont aussi loin de ma pensée ? On a mal lu dans mon cœur : moi m'éloigner de vous, moi vous quitter ! Ah, mon pere ! ah, monsieur ! gardez-vous de l'imaginer. Croyez que c'est dans toute autre ville que je vivrais malheureux.

DOMINIQUE *pere*.

Parbleu, je suis charmé de m'être trompé. Cet aveu est trop chaudement prononcé pour ne pas partir du cœur. Puisqu'il est ainsi, nous serons tous trois contens. (*A M. Delomer.*) Vous le voyez, monsieur, il n'est pas un ingrat, il vous paie du même attachement que vous avez pour lui.

M. DELOMER.

J'en ressens une satisfaction extrême. (*A Dominique fils.*) Oui, Dominique, j'aurais été fâché de vous voir abandonner ma maison ; vous méritez que je vous en fasse l'aveu, je vois que vous obtiendrez de plus en plus ma confiance & à juste titre. J'ai de vous enfin la plus favorable idée, & je l'ai dit à votre pere.

DOMINIQUE *fils*.

Monsieur, je borne mon ambition à vous satisfaire.... Le témoignage que vous voulez bien en rendre à mon pere, est pour moi la plus précieuse des récompenses.

DOMINIQUE *pere, frappant ſur l'épaule de ſon fils.*

Mon ami, le prix d'une bonne conduite eſt d'être eſtimé de tout le monde.

M. DELOMER.

Il m'aurait cauſé un grand chagrin en me quittant : je vous proteſte que cela aurait altéré le plaiſir que je vais goûter, en établiſſant ma fille.

DOMINIQUE *pere.*

Ah ! vous mariez mademoiſelle ? Bon, bon : bien fait.... bien fait.

(*Dominique fils paraît tout-à-coup ſurpris & agité.*)

M. DELOMER.

Oui, je la marie ; vous pouvez tous deux en faire part à qui bon vous ſemblera ; je vous le déclare, c'eſt une affaire décidée, je l'accorde à monſieur Jullefort : c'eſt un parti ſortable.

DOMINIQUE *pere.*

L'aimable enfant ! Je l'ai vu haute comme cela ; & toute petite elle me faiſait toujours trois ou quatre jolies révérences quand j'entrais, quoique j'euſſe mon bon bonnet de laine au moins.

M. DELOMER, *à Dominique fils.*

Dominique, j'attendrai de votre amitié un grand nombre de petits ſervices : car on ne finit pas avec tous ces arrangemens de noces. Je n'ai jamais marié de fille, cela va faire de l'embarras, il faudra veiller à bien des choſes ; je veux que vous repréſentiez comme un parent, & que vous en faſſiez l'office.

DOMINIQUE *pere.*

Mon fils, voilà ce qui s'appelle des marques d'une eſtime diſtinguée !

DOMINIQUE *fils.*

Je ne crois pas pouvoir en profiter, mon pere.... ;

Vous disiez vrai tout-à-l'heure, vous aviez raison. . . vous voyez bien mieux que moi . . . votre expérience. . . j'ai réfléchi . . . il faut que je quitte Paris... tout le veut. (*A M. Delomer.*) Monsieur, c'est à regret, mais je ne puis rester; je le sens à présent, je ne puis rester.

M. DELOMER.

Après ce que vous venez de nous dire, Dominique, je ne vous conçois pas.

DOMINIQUE *pere.*

Quel raisonnement creux as-tu donc fait à part toi, dans ta cervelle? Est-ce que tu extravagues? Tu ne voulais pas partir, il y a un moment; & puis tu veux partir.

M. DELOMER.

Comment concilier deux façons de penser aussi différentes?

DOMINIQUE *fils, avec une certaine véhémence.*

Je partirai, je le dois, il le faut, j'ai mes raisons. Mes raisons sont bien légitimes. . . Il m'en coûtera de vous quitter, monsieur: mais cela importe, cela importe à mon repos, à mon bonheur.

(*Il s'éloigne dans un coin du théatre, & paraît accablé.*)

DOMINIQUE *pere, inquiet sur l'état de son fils.*

Que me direz-vous de cela, monsieur Delomer? Je n'y entends rien moi . . . Il veut . . . il ne veut pas. . . sa tête! . . . Je ne le reconnais plus. . .

M. DELOMER.

Tout ce que je vois, c'est qu'il a quelque chagrin secret que je ne puis deviner: il l'épanchera plus librement dans votre sein. Vous êtes un bon pere, son bonheur vous est cher, il m'est cher aussi. S'il compte, après tout, le trouver dans un autre

pays, il faudra bien y consentir; il m'en coûtera, mais son bonheur avant tout... Je vous laisse ensemble.

SCENE VII.

DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils*.

DOMINIQUE *pere*.

Hé bien, Dominique, qu'y a-t-il?... Vous vous éloignez de moi, & vous pleurez sans me rien dire.

DOMINIQUE *fils*, *en s'essuyant les yeux*.

Oh! pour cela, non, mon pere.

DOMINIQUE *pere*, *le contrefaisant*.

Oh! pour cela non, mon pere!... Tu n'as point de chagrin non plus!... tu n'as rien à me confier!.. Tu ne pleures pas en liberté avec moi.

DOMINIQUE *fils*.

Mon pere! de grace, n'exigez aucun aveu.... Souffrez seulement que j'abandonne dès aujourd'hui cette maison. Plus j'en serai loin, & moins je souffrirai peut-être.

DOMINIQUE *pere*, *avec tendresse*.

Et c'est à moi que tu dis de ne te rien demander, à moi que tu déguises quelque chose!... As-tu oublié comme nous sommes ensemble? As-tu un autre confident, un autre ami plus ancien, plus tendre, plus indulgent? Dis-le moi, & je lui cede la place.... Mon fils, mon ami, parle, parle.... Va, je suis peut-être le seul encore qui puisse changer ta destinée.

DOMINIQUE *fils*, *vivement*.

Je n'oserai jamais.... Mais d'où vient que je n'oserai pas?... Suis-je donc criminel?... Non, non. Ah!

mon pere, mon pere! pourquoi n'êtes-vous pas dans un état plus relevé?.. Avec tant de vertus, vous mériteriez d'être tout autre que ce que vous êtes.

DOMINIQUE *pere.*

En voici bien d'un autre!... Et qu'eſt-ce que cela te fait, ſi je ſuis content, heureux, ſatisfait?... Mais parle-moi avec franchiſe; rougirais-tu dans le monde d'avoir un pere vinaigrier? Aurais-tu conçu ce pitoyable orgueil? C'eſt une maladie commune à beaucop d'enfans que leur pere a faits un peu plus qu'eux, & nous raiſonnerions enſemble pour tâcher de la guérir; car l'homme eſt ſi ſujet à ſe laiſſer prendre à des fantômes!...Va, j'ai prévu dès ton enfance que cette idée-là pourrait te ſaiſir un jour; j'y ai pourvu, & je n'en ai point pris d'alarmes.

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere, je vous reſpecte, je vous chéris, je n'ai jamais rougi un ſeul inſtant de vous avouer aux yeux de tout le monde. Il me ſerait permis de choiſir que je ne choiſirais pas un autre pere que vous: je vous préférerais au plus riche, au plus illuſtre citoyen de cette ville; mais le préjugé fait que tout le monde ne penſe pas comme moi, & je ſuis malheureux, peut-être à jamais, par cette ſeule cauſe.

DOMINIQUE *pere.*

Ah çà! me parleras-tu clairement?... Voyons; eſt-ce de l'argent qui te manque? (*Fouillant dans ſa poche.*) J'ai là quelque choſe en réſerve ... Prends, prends....

DOMINIQUE *fils, l'arrêtant.*

Depuis long-tems vous ſavez que mes appointemens me ſuffiſent; vous avez aſſez fait pour moi,

& plus .... je voudrais même .... que dis-je ? j'espere bien avant peu, si je prospere...

DOMINIQUE *pere.*

Je connais tes sentimens, tu n'as pas besoin de les exprimer.... Ton cœur, mon fils, est-il autre que le mien ?

DOMINIQUE *fils, lui baisant les mains.*

Mon bonheur sera de vous chérir ; il faut qu'il me tienne lieu de tout autre. Eh bien, je me consolerai avec lui..... Vous venez de l'entendre ; monsieur Delomer donne sa fille à monsieur Jullefort ; cet homme, parce qu'il est riche, va obtenir sa main.

DOMINIQUE *pere.*

Serais-tu jaloux de cet homme ?

DOMINIQUE *fils.*

Oh ! oui, très-jaloux, non de ses richesses, mais de son bonheur.

DOMINIQUE *pere.*

Est-ce elle que tu desires, ou un établissement ?... Prends garde de t'y tromper.

DOMINIQUE *fils.*

Que n'est-elle aussi pauvre que je le suis ! J'unirais mon sort au sien.... Vous m'avez toujours dit que, pour être heureux, il ne fallait s'attacher qu'à la personne seule.

DOMINIQUE *pere.*

Mais pour s'attacher à une personne, il faut en être aimé ; & sans doute que celui qu'elle consent à épouser lui plaît plus que toi. Ainsi, mon pauvre ami, il n'y a rien à faire à cela.

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! si elle se donnait à celui qu'elle sait l'aimer le plus, je suis bien sûr que personne ne l'emporterait sur moi.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt-à-dire que, ſi on recevait tes vœux, tu n'héſiterais pas à la prendre pour femme?

DOMINIQUE *fils.*

Hélas! que ce bonheur eſt loin de moi.... C'en eſt fait; non, je n'en aimerai jamais une autre, & cependant elle ne m'appartiendra pas.

DOMINIQUE *pere, après un moment de réflexion.*

Que ſait-on?... Mais, dis-moi, comment cet amour a-t-il pris naiſſance dans ton cœur?

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere! je l'ai vue dans les premiers tems ſans en être frappé; nous avons converſé, nous avons lu, chanté, joué enſemble, & je n'en étais pas encore touché: au contraire, j'en admirais d'autres qui me ſemblaient bien plus belles; mais dans la ſuite, j'ai ceſſé de les trouver ſi aimables; & plus je converſais avec mademoiſelle Delomer, plus je me ſuis ſenti enchanté. Si vous ſaviez comme elle penſe, comme elle s'exprime, quelle nobleſſe de ſentiment, quelle ſenſibilité inépuiſable pour les malheureux, quelle honnêteté touchante regne dans toutes ſes actions, & le tout ſans gêne, ſans effort, ſans prétention! Elle a les graces de la modeſtie, la gaîté de l'innocence; ſa joie eſt pure & naïve comme ſon cœur... J'ai remarqué que jamais elle ne dit de mal de perſonne, & je l'ai toujours vue reprendre ſes amies à la moindre médiſance....

DOMINIQUE *pere.*

Joli caractere de femme!

DOMINIQUE *fils.*

Ah, ſi vous ſaviez ſur-tout comme elle aime ſon pere!

DOMINIQUE *pere.*

Mais peux-tu me dire ſi elle ſe marie par obéiſſance, ou par inclination?

DOMINIQUE *fils.*

Par inclination ! oh ! non... Monſieur Jullefort eſt un fort galant homme ; mais...

DOMINIQUE *pere.*

Te préférerait-elle à lui, ſi tu étais auſſi riche que ce monſieur Jullefort, dis-moi ?

DOMINIQUE *fils*, *avec paſſion.*

J'oſe le penſer... Je me flatte trop, peut-être ; mais c'eſt la ſeule conſolation qui me ſoit permiſe ; je ne la perdrai point, tout infortuné que je ſuis... Mais il va l'épouſer. Fille ſoumiſe, elle n'oſera déſapprouver le choix d'un pere... elle obéira, elle va être malheureuſe pour toujours, & moi auſſi.

DOMINIQUE *pere, avec réflexion.*

Dominique, écoutez.

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere !

DOMINIQUE *pere, lui prenant la main.*

Prends courage, mon ami.... eſpere....

DOMINIQUE *fils.*

Que dites-vous ?... Moi, eſpérer !

DOMINIQUE *pere.*

Mais, puiſque ce mariage n'eſt pas conclu, il eſt encore tems.... Je parle à ſon pere aujourd'hui, & je la demande pour toi.....

DOMINIQUE *fils, avec frayeur.*

Y penſez-vous ?... Gardez vous de m'expoſer à un refus : il prendrait pour un affront... il recevrait avec un dédain outrageant ... J'en mourrais de douleur ... Sur quoi pouvez-vous eſpérer ? Fortune, rang, préjugés, tout nous ſépare. Dans ce ſiecle de cupidité, qu'importe que l'amour uniſſe deux cœurs ?

DOMINIQUE *pere.*

Reſte ici, te dis-je.... Va, mon ami, la journée

ne se passera pas que je ne vienne te retrouver ici, & peut-être avec de bonnes nouvelles.

DOMINIQUE *fils.*

Je me repens de vous avoir parlé.... Laissez-moi plutôt fuir loin d'elle. Que sert de m'amuser d'un inutile espoir ? Je ne souffre déjà que trop, sans m'exposer en bute aux traits du mépris. Le riche est superbe... Il est au-dessus de votre pouvoir de me procurer un bonheur que le sort éloigne de moi.

DOMINIQUE *pere.*

Tais-toi, & laisse-moi agir... Tu as beau faire l'étonné ; je veux que tu restes dans cette maison, & que tu n'en sortes point.

DOMINIQUE *fils.*

Ah, mon pere ! ceci devient au-dessus de mes forces.

DOMINIQUE *pere.*

Ah çà, il est de ton devoir de m'écouter, & de m'obéir, quand je parle... entends-tu?...

(Il s'en va à pas lents ; le fils le suit de loin, la tête baissée. Le pere revient sur ses pas ; & prenant la main de son fils, il lui dit d'un ton attendri & ferme :)

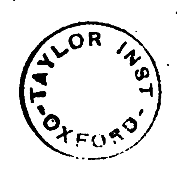
Tu l'auras, Dominique ; tu l'auras.

(Le pere sort.)

DOMINIQUE *fils, seul.*

Ce bon pere ! comme il se livre aux illusions que lui inspire sa tendresse !... Ah ! je n'ai pas même l'espoir qui accompagne quelquefois l'infortune.

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE *fils arrive d'un pas lent, & rêveur.*

TU l'auras, tu l'auras... Ces mots, & je ne sais pourquoi, reviennent frapper sans cesse mon oreille. C'est en vain qu'il aura voulu distraire la douleur qui me consume..... Ah, trop cher objet! jamais, non, jamais tu ne sortiras de ce cœur ; ton image est gravée pour la vie, en dépit du sort injuste qui nous sépare.... C'est à présent que j'éprouve combien je t'idolâtre... Moins j'ai d'espoir, & plus je t'aime... Qu'il m'est cruel de te voir destinée à un autre! Un autre fera-t-il ton bonheur comme je l'eusse fait?... Un autre saura-t-il t'aimer comme moi? ... Il me faudra donc dévorer mes tourmens!... Tout dans cette maison me devient insupportable... Elle-même augmente mon supplice. Je n'ose plus la regarder.... Le seul son de sa voix me porte au désespoir ; & plus je la fuis, plus il semble que le sort la ramene sur mes pas... La voici... Resterai-je?... Non.

SCENE II.

Mademoiselle DELOMER DOMINIQUE *fils.*
(*Dominique fils la salue & se retire lentement.*)

Mademoiselle DELOMER, *comme il est à la porte, d'un ton triste.*

VOUS vous en allez, monsieur?

DOMINIQUE *fils, revenant.*
Non, mademoiſelle.

Mademoiſelle DELOMER.
Vous ſortiez cependant... Que rien ne vous retienne.

DOMINIQUE *fils.*
J'allais....

Mademoiſelle DELOMER.
Hé bien, vous alliez?

DOMINIQUE *fils.*
Mais je n'allais nulle part. (*Il ſoupire.*)

Mademoiſelle DELOMER.
Vous avez pris un air bien triſte aujourd'hui.

DOMINIQUE *fils.*
Il eſt vrai que je devrais... A propos, mademoiſelle, j'oubliais de vous faire mon compliment.

Mademoiſelle DELOMER.
Sur quoi, s'il vous plaît?

DOMINIQUE *fils.*
Monſieur Jullefort... C'eſt une choſe décidée.

Mademoiſelle DELOMER.
Vous êtes ironique!

DOMINIQUE *fils, avec paſſion & douleur.*
Je ne ſuis que malheureux.

Mademoiſelle DELOMER.
Laiſſez-moi... Je fais mal de reſter avec vous; nous nous trahiſſons tous deux : vous m'êtes un objet de tourmens, encore plus que monſieur Jullefort.

DOMINIQUE *fils.*
Moi, je pourrais vous cauſer la moindre peine!.. Ah! mademoiſelle, qu'exigez-vous de plus?.. N'ai-je pas renfermé juſqu'ici, & ſous le plus ſévere ſilence, le plus vif ſentiment? ſentiment trop ambitieux ſans doute; mais du moins j'ai ſu le taire.

Mademoiselle DELOMER.

Je le sais.

DOMINIQUE *fils*.

Aucun espoir ne saurait m'être permis ; & c'est cette persuasion cruelle qui va m'éloigner d'une ville où je ne peux plus vivre.

Mademoiselle DELOMER.

Croyez que je souffre en vous voyant ; & que je souffrirai encore plus, en cessant de vous voir.

DOMINIQUE *fils*.

Si vous avez quelque compassion pour moi, elle ne peut être que stérile. Ne bornez pas du moins votre pitié ; donnez-lui un libre cours ; j'en ai besoin : apprenez que, malgré la barriere qui s'éleve entre nous, il n'y a qu'un bonheur sans réserve qui puisse me toucher.

Mademoiselle DELOMER.

Et comment résister à mon pere ? J'ai voulu dire quelques mots, il ne m'a point écoutée ; il a fait parler son autorité, & je me suis trouvée sans voix pour lui répondre : monsieur Jullefort, recommandé de toute part, a gagné sa confiance : il vous la devrait plutôt ; mais, vous le savez, c'est la fortune qui fait les mariages : aussi, combien en compte-t-on d'heureux !

DOMINIQUE *fils*.

Oui, la fortune m'a maltraité ; & c'est ce qui m'a empêché jusqu'à présent d'oser lire dans vos regards.

Mademoiselle DELOMER.

Monsieur Jullefort me regarde avec beaucoup d'assurance.

DOMINIQUE *fils*.

Je suis bien loin de tant de hardiesse.

Mademoiselle DELOMER.

Je l'ai toujours traité avec la plus grande froideur, & je ne conçois pas comment il y a des hommes qui veulent nous avoir ainsi malgré nous.

DOMINIQUE *fils*, *vivement.*

Il ne possede pas encore votre main ; & si vous résistez ici avec courage...

Mademoiselle DELOMER.

Quel courage voulez-vous que j'aie ?... Est-ce à mon âge que l'on résiste ? Je crains qu'il ne soit plus tems : mon pere, vous dis-je, a pris des engagemens.

DOMINIQUE *fils.*

Et vous les ratifierez ?

Mademoiselle DELOMER, *avec douleur.*

Pourrai-je élever la voix, quand un pere commande ? Vous ne savez pas tout le pouvoir qu'un pere a sur nous... Je l'aime, je crains de l'offenser ; & plus je le chéris, plus je tremble de lui résister.

DOMINIQUE *fils.*

Ah ! si j'étais à votre place, je saurais être plus ferme.

Mademoiselle DELOMER, *avec étonnement.*

Vous me conseilleriez de désobéir à mon pere !.. Il ne faut pas que l'intérêt de votre amour vous fasse ainsi parler contre mon devoir.

DOMINIQUE *fils.*

L'intérêt de mon amour ! tout cher qu'il m'est, j'y renoncerais pour assurer votre repos... C'est le vôtre qui m'anime... Est-ce à moi d'espérer le consentement de votre pere, moi qui n'ai rien, moi fils... L'orgueil a établi des distances inhumaines, qui font aujourd'hui mon désespoir... Je crains seulement que vous ne soyez malheureuse... Vivez

avec tout autre, pourvu qu'il vous soit cher... Irez-vous contracter des liens cruels, qui vous feront sentir le poids du malheur, chaque jour de votre vie? Soyez à tout autre, & vivez fortunée; je fais de mon côté ce que je dois faire: c'est en quittant ma patrie, c'est en allant gémir loin de vous, que je vous prouverai que l'amour qui me consume est pur & désintéressé.

Mademoiselle DELOMER.

Que ne suis-je si pauvre, que personne ne voulût de moi!

DOMINIQUE *fils*.

Ah, si j'étais riche! J'irais m'offrir... Ou, que n'êtes-vous sans dot! vêtue en siamoise, vous auriez les mêmes charmes, & je serais plus près du bonheur: on ne soupçonnerait pas alors que je fusse tenté de votre fortune.

Mademoiselle DELOMER.

Mais au lieu de quitter la maison, si vous restiez... Je... Vous tenteriez... Vous pourriez même... Mais non, il n'y consentira point; je m'abuse; il n'y consentira jamais.

DOMINIQUE *fils*.

Et c'est là ce qui m'accable..... Je ne puis aspirer, même en idée, à me mettre sur les rangs. J'offenserais votre pere; j'aurais peut-être la physionomie d'un séducteur... les préjugés qui regnent... Allons, je suis perdu; tandis qu'un autre, parce qu'il possede de l'or, aura l'audace de vous conquérir... Ah, quelle distance il y a entre posséder le cœur d'une personne, ou sa main!

Mademoiselle DELOMER.

Je vais l'accabler de froideur... Mais cet homme-là ne sent rien. S'il persiste à me vouloir, seule &

sous les yeux d'un pere, lui ayant toujours obéi, respectant ses volontés, je ferais donc. . .

DOMINIQUE *fils*, *avec une voix étouffée.*

Ciel ! . . le serment de l'aimer.

Mademoiselle DELOMER, *avec attendrissement.*

Et dans le même instant, ô dieu ! celui de ne plus penser à vous de toute ma vie. . . Ah !

DOMINIQUE *fils*, *avec vivacité.*

Pourrai-je me dire à moi-même, que vous y auriez songé quelquefois ?

Mademoiselle DELOMER.

Vous avez trop lu dans mon cœur, & je vous ai trop entendu. . . C'est pour la premiere fois que nos cœurs s'expriment ainsi ; ils ne jouiront pas long-tems de ce plaisir. La loi, les préjugés, tout est contre nous.

DOMINIQUE *fils*.

Ah ! je puis tout hasarder : je deviendrai téméraire, j'irai me jeter à ses pieds. Embrassez-les de votre côté. . .

Mademoiselle DELOMER.

Le voici. . . je tremble qu'il ne nous ait entendus.

SCENE III.

M. DELOMER, Mlle. DELOMER, DOMINIQUE *fils*.

M. DELOMER, *arrivant avec précipitation & d'un air égaré.*

DOMINIQUE ! je vous cherchais ; & vous, ma fille. . . Ah, Dieu ! . . J'ai de terribles choses à vous apprendre.

DOMINIQUE *fils*, *avec inquiétude.*
Monsieur, qu'y a-t-il?

Mademoiselle DELOMER, *tremblante.*
Comme votre visage est altéré, mon pere! qu'avez-vous?

M. DELOMER.
Je suis au désespoir.

DOMINIQUE *fils.*
Vous! Ah! parlez.

Mademoiselle DELOMER.
Mon pere!

M. DELOMER, *tombant dans un fauteuil.*
Un moment : laissez-moi respirer... Ma fille, tu vas frémir.... Mon malheur; il m'est plus cruel: il devient le tien.... Ton pere, hélas! n'a travaillé toute sa vie que pour se voir en un seul jour tout-à-coup ruiné.

Mademoiselle DELOMER.
Ruiné, vous!

DOMINIQUE *fils.*
Comment se peut-il?

M. DELOMER, *à Dominique.*
Vous méritiez ma confiance, jeune homme; j'avoue même que j'aurais bien fait d'écouter de certains avis que vous m'avez donnés : je m'en repens aujourd'hui; mais il n'est plus tems... Mon cher Dominique, vous avez toujours tremblé de voir la quantité de fonds que j'avançais aux deux associés de Hambourg...

DOMINIQUE *fils.*
Ils auraient manqué!

M. DELOMER.
Je viens d'en être frappé comme d'un coup de foudre : depuis vingt ans que je négocie avec eux, ma confiance était devenue sans bornes; je renon-

çais à toute autre correſpondance, pour me livrer entiérement à leurs demandes. Je viens de répondre encore pour eux dans une entrepriſe conſidérable, où cette même confiance m'a aveuglé. C'était la derniere opération que je voulais faire de ma vie. Que ne ſuis-je mort avant d'en avoir conçu l'idée !

Mademoiſelle DELOMER.

Ah ! mon pere, mon pere, ne vous livrez point à l'abattement ; voici le jour du courage. . . . Mais quoi. tout ſerait-il perdu ?

M. DELOMER.

On m'écrit que leur faillite eſt ſans reſſource ; & c'eſt dans le moment que j'attendais la plus forte rentrée de mes fonds, que cet accident-là m'écraſe. Le paiement de l'année, celui de la maiſon, ta dot, ton ſort, le mien, tout repoſait ſur eux ; tout eſt précipité dans l'abyme.

DOMINIQUE *fils, vivement.*

Je ſuis à vous, monſieur ; faut-il courir, prendre la poſte, aller en perſonne ſtipuler vos intérêts, tandis que vous prendrez ici les arrangemens les plus convenables ? Je pars ; je ne reviendrai qu'après avoir appaiſé l'orage.

(*Pendant cette ſcene, mademoiſelle Delomer demeure le viſage caché, & s'appuyant ſur un fauteuil.*)

M. DELOMER.

Il faut attendre ; il paraît que c'eſt le contre-coup que je reçois : ils n'ont manqué, ſans doute, que parce que l'orage vient de plus loin. Quel parti prendre pour effectuer mes paiemens ? Ils ſe montent très-haut, & c'était les fonds que je devais recevoir de Hambourg, qui étaient deſtinés à l'acquit de mes créances. Il faut emprunter, & uſer de mon crédit. On m'offrait derniérement encore des

fonds assez considérables ; en attendant que cette opération se réalise, allez toujours escompter les effets que je vais vous donner. Il nous faut profiter des momens où l'on ne sait rien encore. Nous paierons ces deux jours-ci, mais pas plus... Vous m'entendez bien ?

DOMINIQUE *fils*.

Ah, monsieur, quelle affreuse extrêmité !

M. DELOMER.

J'y suis réduit ; je suis l'exemple que l'on me donne ; c'est un malheur que l'on me force à rejeter sur d'autres : je ferai perdre, parce que je perds.

DOMINIQUE *fils*.

Vous pourriez vous résoudre à ... (*Retenue expressive.*)

M. DELOMER.

Autrement je suis ruiné ; il n'y a pas d'autre parti. Irai-je supporter seul tout ce fardeau, pour en être opprimé ?

DOMINIQUE *fils*.

Me permettez - vous de parler comme je pense ?

M. DELOMER.

Il le faut ; ces momens sont trop de conséquence pour me rien déguiser.

DOMINIQUE *fils*.

Vous ne vous en offenserez pas, monsieur : mais il n'y a que l'infortune qui puisse vous inspirer un tel dessein : il répugne à vos propres principes. De malheureux que vous êtes, deviendriez-vous coupable ? Emprunter sans ressources pour rendre ! Ah ! souvenez-vous de ce que vous m'avez dit cent fois : aucun prétexte ne peut faire manquer aux engagemens que l'on a pris ; la confiance que l'on nous a donnée ne saurait être trompée. . . . Après tout, monsieur, il vous faudra toujours

dans peu en venir à la seule opération qui est à faire ; vous ne pouvez vous le dissimuler.

M. DELOMER.

Quoi ! vous me conseillez de faire un abandon à mes créanciers, de me dépouiller de tout ? Je veux sauver assez pour conserver l'état que j'ai acquis. Après tant de travaux, toute la fortune d'une maison dépendrait du caprice du sort, & j'aiderais de mes mains à la renverser ! Et que deviendrait l'établissement de ma fille ? Moi qui avais lieu de prétendre...

Mademoiselle DELOMER.

Ne songez point à moi, mon pere ; ne consultez que votre cœur ; ne voyez que la paix, le repos de vous-même.

DOMINIQUE *fils*.

Ah, monsieur ! chassez loin de vous l'indigne faiblesse que donne le premier assaut du malheur. Ne trompez pas cette circulation, l'ame du commerce ; qu'il soit respecté par vous-même au milieu des revers : l'équité & l'honneur surmontent toutes les difficultés. Envisagez le tort que vous allez faire ; vingt familles seront précipitées dans l'indigence, & vous accuseront ; elles seront sans ressources, & vous en avez encore. Daignez vous ouvrir à moi : croyez-vous avoir assez pour parer à tout, si vous vouliez ne rien faire perdre ?

M. DELOMER.

Oui ; mais, mon cher ami, il ne me resterait absolument rien ; il me faudrait tout vendre, mes deux maisons, ma campagne, & peut-être jusqu'à mon mobilier.

DOMINIQUE *fils*.

Mais aussi vous ne devriez plus rien à personne.

M. Delomer.

Et que deviendrais-je après? Vraiment, je ferais alors dans le monde une belle figure.

Dominique *fils*.

On est toujours riche, quand on a tout payé. Croyez que vous serez cent fois plus heureux dans l'état le plus médiocre, lorsque vous ne serez exposé à aucun reproche. Je vous connais, monsieur; vous ne savez pas l'effet que ferait sur vous le regard d'un homme qui vous dirait: tu m'as trompé; vous n'y êtes point accoutumé: la premiere épreuve ferait mortelle, oui, mortelle, j'en suis sûr.... Vos biens sont suffisans, ou non, pour payer vos dettes: dans le dernier cas, pourquoi acquitter des créanciers anciens aux dépens des nouveaux? C'est une action contraire à l'ordre des choses; c'est une injustice...

M. Delomer.

Il faudrait donc que je m'avilisse?

Dominique *fils*.

On ne s'avilit pas pour être juste.

M. Delomer.

Que je tombasse dans la derniere misere? Et ma fille, ma fille!.. Eh, que deviendrait l'espoir de ma vie!

Mademoiselle Delomer.

Mon pere, en ce moment, oubliez-moi...

M. Delomer.

Tu approuverais que je te dépouillasse de tout?

Mademoiselle Delomer.

Oui, plutôt que de voir votre front rougir une seule fois.

Dominique *fils*.

Monsieur, je me dévoue pour toujours à votre service; votre infortune vous rend encore plus ref-

pectable à mes yeux ; vous m'avez donné votre confiance, daignez me l'accorder sans réserve ; vous êtes trop troublé pour agir par vous-même dans cette révolution malheureuse. Je vais, sans perdre de tems, travailler à faire l'état le plus exact de vos biens & de vos dettes. Certainement vos créanciers, convaincus de votre bonne foi, seront touchés de votre situation, & vous faciliteront les moyens de continuer votre commerce. Vous conserverez votre crédit, le crédit qui vous rouvrira de nouvelles sources de richesses. Reposez-vous sur moi ; à chaque heure je vous rendrai compte de toutes mes opérations. (*Dans un mouvement énergique.*) Oui, nous ferons honneur à tout : dites, n'est-il pas vrai, nous ferons honneur à tout ?

M. DELOMER.

Vous me touchez infiniment, jeune homme ; vous êtes bien estimable, & jamais je ne vous ai mieux connu que dans ce moment : je vous devrai ma vertu, oui, je m'en rapporte à vous... Agissez de maniere que qui que ce soit n'ait à me reprocher la moindre fraude, soit dans l'exécution, ni même dans l'intention... Il me reste encore une lueur d'espérance : monsieur Jullefort mon gendre est riche, il aime ma fille, il m'aidera sûrement. Plus ou moins d'argent, pour le moment, lui sera à peu près égal... Le croire uniquement touché de la dot, ce serait lui faire injure ; il ne mérite pas qu'on lui fasse cet outrage.

DOMINIQUE *fils.*

Il peut se rendre doublement heureux, & goûter un nouveau bonheur, en vous offrant l'appui de sa fortune.... Que d'avantages pour lui !

M. DELOMER.

Je le crois bon ami ; & nous allons l'admettre

à notre confidence ; le titre qu'il va porter l'engagera à prendre nos intérêts. Cet aveu, je l'avoue, va me coûter à lui faire : il faut que je lui dise que je suis forcé d'employer la plus grande partie de la dot au paiement de mes créanciers. . . . Mais il ne perdra rien par la suite. . .

Mademoiselle DELOMER.

Hé bien ! souffrez que je vous épargne cet aveu. Il l'entendra de ma bouche ; il le recevra d'une maniere différente... Permettez que j'aie un entretien avec lui... Nous ne douterons plus alors de sa réponse.

M. DELOMER.

J'y consens : tout à-l'heure en rentrant, je l'ai apperçu, qui venait après moi ; j'étais trop troublé pour lui parler ; je vous cherchais ; j'ai recommandé qu'on le fît attendre... Je vais te l'envoyer. (*A Dominique.*) Allons, mon cher Dominique, je vais remettre tous mes papiers entre vos mains, ma tête n'est pas à moi ; agissez à votre gré ; je vous confie mes intérêts & mon honneur : j'approuverai tout ce que vous ferez : sans vous j'allais faire une démarche qui ne s'accordait pas avec ce que je dois à mon nom. . . C'est vous qui m'avez sauvé du précipice où j'allais tomber.

DOMINIQUE *fils*.

Je n'ai que du zele à vous offrir ; mais il est extrême, il est pur, & il ne se démentira dans aucune circonstance de ma vie.

(*Dominique suit M. Delomer, & mademoiselle Delomer lui jette un regard d'approbation en se séparant.*)

SCENE IV.

Mademoiſelle DELOMER *ſoupire, & dit, après un court ſilence* :

QU'IL eſt cruel d'étouffer des ſentimens qui ſemblent auſſi légitimes! Avec quelle nobleſſe il vient de parler! Ah! mon cœur approuvait tout ce qu'il diſait. Son ame répond bien à la mienne... D'où vient donc que je prends ſi peu de part à l'infortune qui nous accable? Au moins, ſi j'en crois ce preſſentiment flatteur, je n'épouſerai pas Jullefort.... Mais s'il ne voyait que moi dans l'union projetée, s'il m'aimait aſſez pour ſecourir mon pere, je devrais plus que jamais me ſacrifier pour lui... Cette idée m'alarme, m'épouvante... Je deſire & je crains... Je ſais quel eſt mon devoir, mais je ſais auſſi quel eſt mon cœur... Le voici. Que je tremble de le trouver généreux! Mais hélas, quel ſouhait terrible!

SCENE V.

Mademoiſelle DELOMER, M. JULLEFORT.

M. JULLEFORT, *arrivant avec tranſport.*

MADEMOISELLE, ma chere demoiſelle, quelle félicité m'attend! quel bonheur pour moi! J'ai vu le notaire, il a dreſſé l'acte, tout réuſſit ſelon mes vœux, & bientôt nous allons nous appeller des plus tendres noms... Mais que vois-je encore? ne ſoyez pas ſi ſérieuſe. En vérité, je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie...

Mademoiselle Delomer.

Cette joie ne sera peut-être pas d'une longue durée, monsieur....

M. Jullefort.

Oh ! elle sera éternelle, comme l'amour que je ressens...

Mademoiselle Delomer.

Ecoutez-moi, monsieur, nous avons à parler ensemble, & j'attends de vous toute la sincérité...

M. Jullefort.

Avez-vous jamais douté que je pusse vous parler autrement ? (*A genoux.*) Eh bien, croyez-en les plus brûlantes protestations de mon cœur : je vous jure un amour que la mort même ne pourra éteindre, une flamme qui vivra jusques dans mon tombeau... Non, jamais personne ne m'a paru si adorable que vous : j'en jure par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré.

Mademoiselle Delomer.

Ah ! monsieur, levez-vous, ce ne sont pas des sermens que je vous demande.

M. Jullefort.

Et comment voulez-vous donc que je vous fasse croire ?...

Mademoiselle Delomer.

Je compte peu sur les sermens ; & les vôtres dans ce moment, si vous voulez que je vous le dise, me paraissent vains & légers.

M. Jullefort.

Vains & légers ! Que dites-vous, mademoiselle ? Ce ne sont pas ici des sermens en l'air, comme ceux que font les amans : ce sont des sermens d'époux, appuyés d'un bon contrat ; & rien dans l'univers ne peut casser cela... Oui, notre contrat est comme signé, puisque l'on n'attend plus que vous.....

Vous doutez de mon amour ? Ah, vous ne savez pas ce que je vous sacrifie ! Si je vous disais tous les partis que j'ai refusés ! Tenez, on me proposait, encore il y a quinze jours, une riche héritiere orpheline, & ayant deux oncles cacochymes : c'était un détail de biens qui ne finissait pas. Mais je n'ai pas voulu lire seulement ; j'ai rendu froidement le tableau. On m'aurait offert un million....

Mademoiselle DELOMER.

Mais, monsieur, vous avez peut-être mal fait de refuser un aussi bon parti.

M. JULLEFORT.

Comment donc ! Mais vous m'offensez cruellement...

Mademoiselle DELOMER.

Répondez-vous assez de vous-même pour assurer qu'en m'épousant ce n'est pas le bien que vous regardez ?

M. JULLEFORT.

Si vous étiez sans fortune, le bonheur de vous posséder serait encore le même à mes yeux.

Mademoiselle DELOMER.

Quoi ! si je n'avais rien, vous me rechercheriez avec le même empressement ? Vous me prendriez sans dot ? Consultez-vous bien.

M. JULLEFORT.

Quelle question ! Je n'ai pas besoin de me consulter, je vous donnerais avec la même tendresse une preuve de mon désintéressement.

Mademoiselle DELOMER, *à part.*

Parlerait-il tout de bon ? Que je suis malheureuse !.. Allons ; c'est pour mon pere.

M. JULLEFORT, *à part.*

Qu'elle est simple ! Il faut s'y prêter.

Mademoiselle

Mademoiselle D E L O M E R.

Enfin, monsieur, en supposant que mon pere soit tombé tout-à-coup & par un revers inattendu dans l'indigence, & qu'il ait besoin de votre crédit & de vos soins pour le relever, vous iriez généreusement jusqu'à vous employer pour lui?

M. J U L L E F O R T.

Dans un cas pareil le bonheur de vous mériter serait d'un prix bien au-dessus de tout ce que je pourrais faire... Mais dites-moi, mademoiselle, est-ce pour m'éprouver que vous me tenez ce langage, ou plutôt serait-ce une ironie? Mes biens sont francs & quittes, je ne dois rien, je vous en avertis: ne craignez pas de livrer votre main à l'homme que vous avez rendu sensible, nous ferons une excellente maison... Je n'ai point de mon côté de ces questions qui respirent la défiance...

Mademoiselle D E L O M E R, *l'interrompant.*

Ces questions sont plus sérieuses que vous ne pensez, que vous ne pouvez croire. (*D'un ton pathétique & douloureux.*) Elles sont fondées sur des causes aussi récentes que malheureuses.

M. J U L L E F O R T, *paraissant extrêmement inquiet.*

Qu'y a-t-il donc, mademoiselle, & que voulez-vous me dire?

Mademoiselle D E L O M E R.

Ce que je suis chargée de vous apprendre; je vous ai préparé au dernier trait, pour ne point vous accabler d'un seul mot.

M. J U L L E F O R T, *à part.*

Cela commence à me faire trembler.... Mais serait-ce plutôt une feinte?

Mademoiselle D E L O M E R.

Ne vous êtes-vous point apperçu que mon pere était triste, était changé, & dans une situation qui annonçait un extrême embarras? D

M. JULLEFORT, *en pâlissant.*

Effectivement. . . mais il est quelquefois comme cela . . . Est-ce qu'il y aurait une cause particuliere ?

Mademoiselle DELOMER.

La plus terrible. Il vient de recevoir dans l'instant la nouvelle d'une faillite épouvantable.

M. JULLEFORT.

Qui retombe sur lui ?

Mademoiselle DELOMER.

Sur lui principalement. Ce sont les personnes sur qui roulait depuis vingt ans tout son commerce, qui lui enlevent tout.

M. JULLEFORT, *à part.*

Je suis perdu. . . (*haut.*) Et cela est considérable ?

Mademoiselle DELOMER.

De tout notre bien, vous dis-je ; notre ruine est entiere.

M. JULLEFORT, *en jetant un cri.*

Ah ! mon dieu, mon dieu ! que me dites-vous là ? (*Grand repos.*) Ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi. (*A part.*) Que je suis malheureux ! (*Après un intervalle, haut & vivement.*) Mademoiselle, il faut lui conseiller de cacher quelque tems sa situation, précipiter votre mariage, doubler votre dòt ; c'est un moyen sûr pour se réserver une table dans dans le naufrage. Le douaire des filles est une chose qui passe avant tous les créanciers, & qui leur donne un pied-de-nez. . . . En faisant le douaire très-considérable. . .

Mademoiselle DELOMER.

Mon pere ne suivra pas ce conseil, monsieur : il aurait pu vous laisser ignorer son infortune & vous tromper ; mais loin de lui ce vil artifice !

M. JULLEFORT, *à part.*

Ah ! je l'ai échappé belle. (*Haut & d'un ton en co-*

lere.) Mais comment s'est-il aussi aventuré ?... Il a manqué de prudence. A son âge faire des sottises, des extravagances de cette force ! Ah ! cela n'est pas pardonnable.

Mademoiselle D E L O M E R.

Il est des commerces sujets à de pareils revers, & l'on n'y prospere qu'à force d'avancer des fonds ; il était à la veille d'une rentrée considérable.

M. J U L L E F O R T.

D'une rentrée considérable ! Il faut les pendre ces coquins, ces misérables-là.

Mademoiselle D E L O M E R.

Ils ne sont que malheureux comme nous.

M. J U L L E F O R T.

Point de grace, point de grace ; en place de Greve ces marauds là.... La fortune m'est bien cruelle.... Mais je suis furieux contre votre pere, il mérite les reproches les plus sanglans... Au lieu de garder son argent dans son coffre !

Mademoiselle D E L O M E R.

Qui de nous sait lire dans l'avenir ?

M. J U L L E F O R T.

Mais, mademoiselle, c'est que c'est une perte irréparable : vous ne sentez pas cela comme moi, vous êtes d'un tranquille !.. J'avais déjà fait un sage emploi... voilà mes projets avortés. Je suis sûr que vous ne savez seulement pas que vous n'avez presque rien du côté de votre mere : ces deux maisons de campagne sont des acquêts depuis son décès. Il y a bien un petit douaire sur je ne sais quel terrein aux nouveaux boulevards ; mais c'est si peu de chose !.. Votre pere est, en vérité... il est... Non, vous avez beau dire, je ne lui pardonnerai de ma vie.

Mademoiselle DELOMER, *d'un ton ferme.*

Gardez-vous de rien dire, monsieur, qui puisse le blesser ; c'est prendre aussi trop vivement mes intérêts. Mon pere ne vous fait aucun tort, je crois ; il travaille actuellement au tableau de ses dettes, & nous entrevoyons avec plaisir que nos biens suffiront pour payer.

M. JULLEFORT.

Et votre dot, mademoiselle, votre dot ?.. C'est plutôt pour vous que je parle, que pour moi ; il vous faut toujours une dot dans tous les cas possibles... Mais je n'y songeais pas : vous avez, au moins, des oncles, tantes, plusieurs parens enfin, dont les successions réunies pourraient former... & réparer...

Mademoiselle DELOMER.

Non, monsieur, je n'ai personne, je n'attends rien de personne : mon pere était tout pour moi, & ce n'est que sur lui que je répands des larmes.

M. JULLEFORT, *à part.*

Pas un seul héritage : quelle famille ! où allais-je me fourrer ! (*Haut.*) Mademoiselle, je vous aime trop pour n'être pas touché de cet accident... Cette maudite faillite... Ne sentez-vous pas tout le malheur de deux personnes qui s'unissent pour la vie ; & dont l'une... Mais comment ! vous êtes bien sûre qu'on ne remettrait pas à monsieur votre pere une partie de ses fonds ? Quatre-vingt pour cent, par exemple... C'est l'usage.

Mademoiselle DELOMER.

Monsieur, il rejeterait un tel projet ; il ne veut point de grace, il ne veut rien faire perdre à personne.

M. JULLEFORT.

Tant-pis, mademoiselle : tout cela dérange furieusement, comme vous pouvez bien penser... &,

tenez!, d'ailleurs je doute fort que vous m'aimiez grandement.... Je ne ſais pas épouſer une jeune perſonne auſſi intéreſſante que vous du conſentement ſeul de ſon pere ... J'aurais ſans ceſſe à me reprocher de ne vous tenir que de ſa main... Je ne veux point vous rendre malheureuſe, vous le ſeriez peut-être avec moi... Le vrai parti en pareil cas ſerait...

Mademoiſelle DELOMER.

De vous retirer, monſieur.

M. JULLEFORT.

Oui, oui, mademoiſelle, je vous obéis.... je vais ... je vous ſalue.

SCENE VI.

Mademoiſelle DELOMER.

Le voilà donc cet homme qui, à l'entendre, ne deſirait que moi... Comme il s'eſt ému à la nouvelle que je lui ai donnée!.. Il ſemblait que c'était ſon bien qu'on emportait. Du moins ce malheur a ſervi à l'éloigner... Me voilà délivrée de cet homme.... J'en reſſens une joie ſecrete... Mais l'état de mon pere me trouble & m'attendrit. Ce n'eſt que pour lui que je regrette cette fortune qui aſſurait le repos de ſes dernieres années; pour moi, il me ſemble qu'avec Dominique je paſſerais ma vie dans la derniere médiocrité, ſans jeter un ſeul ſoupir.... Oui, dans ce moment je ſerais heureuſe, ſi mon pere ne ſouffrait plus.

SCENE VII.

Mademoiselle DELOMER, DOMINIQUE *fils.*

DOMINIQUE *fils, traversant le théatre & tenant un porte-feuille en main.*

DANS ces momens, mademoiselle, je ne m'occupe qu'à parer les coups les plus violens de la tempête : il reste quelquefois des ressources inespérées, & le tems amene toujours de singuliers changemens : peut-être que les affaires prendront un autre tour, ne désespérez pas ; tout n'est peut-être pas perdu, & je vais chercher les moyens de remédier à ce qu'il y a de plus pressé... Ce tems, hélas ! n'est pas celui de vous parler de moi.

Mademoiselle DELOMER.

J'en veux moins à ce coup du sort, Dominique : il semble me rapprocher de vous ; nos destinées du moins seront à peu près égales. Que cet argent qui fait tout, me paraît vil lorsque les sentimens du cœur, si chers, si précieux, sont sans valeur ! J'ai entendu monsieur Jullefort.

DOMINIQUE *fils, avec inquiétude.*

Sa fortune va vous dédommager de celle que vous perdez....

Mademoiselle DELOMER.

Vous vous trompez. (*En souriant.*) Il a pris la fuite en apprenant notre désastre.

DOMINIQUE *fils, avec joie.*

Il est heureux pour moi que cet homme n'ait jamais eu un cœur ni des yeux.... Je n'ai plus ce rival...

MADEMOISELLE DELOMER.

Apprenez que vous n'en avez jamais eu... que vous n'en aurez jamais, que vous ne pouvez en avoir... Dominique, vous méritez cet aveu; qu'il vous enhardisse à bien servir mon pere.

DOMINIQUE *fils*, *lui baisant la main.*

Que dira la faible voix de la reconnaissance, lorsque mon cœur palpite, & d'amour, & de surprise, & de joie... Adieu, je cours... je vais... Comment pourrai-je assez vous mériter?

(*Ils se séparent en se regardant avec tendresse.*)

Fin du second acte.



ACTE III.

(Le théatre représente une espece de salle par bas ; Dominique pere en bonnet de laine & en veste rouge, conduit un petit barril sur une brouette de vinaigrier à une roue, laquelle est à bras. Il entre sur la scene en roulant sa brouette : un domestique veut s'y opposer.)

SCENE PREMIERE.

DOMINIQUE *pere*, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Quoi ! vous voulez absolument, & malgré nous, entrer dans cette salle basse ?

DOMINIQUE *pere, roulant sa brouette, & tout essoufflé.*

Oui, je le veux ; j'ai mes raisons... rangez-vous...

LE DOMESTIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire? On n'a jamais vu pareille chose ; & certainement vous êtes fou.

DOMINIQUE *pere, posant sa brouette.*

Je ne suis point fou, je sais ce que je fais, & ce que je dois faire.... Cela m'impatiente, à la fin... attends que ton maître s'en plaigne. Quand mon fils te commande, as-tu coutume de faire tant de repliques ?

LE DOMESTIQUE.

Oh ! si c'est par son ordre, à la bonne heure. Ma foi, on est allé l'avertir de tout ceci.

DOMINIQUE *pere.*

Mon fils ? Et pourquoi ? Je n'ai que faire de lui. (*En frappant du pied.*) Voyez donc un peu ces gens-là ; c'est à monsieur Delomer que je veux parler, non à d'autres.... Il faut que je lui parle tout présentement....

LE DOMESTIQUE.

Il est empêché pour des affaires de conséquence.

DOMINIQUE *pere.*

Il n'importe, il faut absolument que je lui parle tout-à-l'heure.... Il y va de la mort d'un homme.

LE DOMESTIQUE.

Voilà monsieur votre fils ; parlez-lui. (*En s'en allant.*) Le plaisant original !.... Il a, par ma foi, la cervelle dérangée....

SCENE II.

DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils.*

DOMINIQUE *fils.*

QU'EST-CE donc, mon pere ? Qu'avez-vous donc ? Comme vous venez ici ! Eh mon Dieu ! que voulez-vous avec tout ce train-ci ?

DOMINIQUE *pere.*

Mon ami, je viens faire la demande.

DOMINIQUE *fils.*

Vous choisissez bien votre tems, & encore mieux le lieu.

DOMINIQUE *pere.*

Va, va, Dominique ; ne te mets en peine de rien ; laisse-moi faire seulement... Tu verras, tu verras.

DOMINIQUE *fils.*

Quoi, cet habit de travail, ce barril, cette brouette, dans une ſalle frottée !

DOMINIQUE *pere, le contrefaiſant.*

Oui, dans une ſalle frottée. Voyez le grand mal.... Eh bien, le frotteur recommencera.... Ce barril te fait pitié, te fait hauſſer les épaules; va, va, mon garçon, c'eſt un petit ſupplément à mes paroles, qui ne nuira pas, je penſe: on réuſſit toujours bien dans quelque affaire que ce ſoit, quand on n'arrive pas les mains vuides. Allons... allons... D'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais abandonner ma marchandiſe; & cet accoûtrement qui t'offenſe, c'eſt là mon habit d'honneur, entends-tu ? Je ne ſuis jamais plus hardi que comme cela.

DOMINIQUE *fils.*

Vous avez réſolu de m'éprouver, mon pere; mais j'ai peur que vous ne manquiez aux convenances reçues dans le monde.

DOMINIQUE *pere.*

Oh! tu es amoureux?... Je veux te guérir.... Je veux te guérir abſolument... Je le veux.

DOMINIQUE *fils.*

Écoutez-moi, de grace; monſieur Delomer n'eſt pas de bonne humeur aujourd'hui.

DOMINIQUE *pere.*

Oh! ſon humeur changera.

DOMINIQUE *fils.*

Ah! vous ne ſavez pas....

DOMINIQUE *pere.*

Eh bien, quoi? qu'eſt-ce que je ne ſais pas?

DOMINIQUE *fils.*

Qu'il ne m'eſt peut-être pas tout-à-fait défendu d'eſpérer.

DOMINIQUE *pere.*

Ah ! bon : j'écoute cela.... Tu ne m'as jamais menti ; tu t'es bien assuré d'avance que, s'il ne dépendait que de son choix, mademoiselle Delomer te préférerait à celui qu'on lui destine.... Prends garde, au moins, prends garde....

DOMINIQUE *fils.*

Oh !..., oui, oui, mon pere.

DOMINIQUE *pere, se frottant les mains, & se promenant.*

Tout est dit ; c'est là le principal : allons, allons, mon garçon ; tout ira bien... je te l'ai dit tantôt ; tu l'auras, ma foi, tu l'auras...

DOMINIQUE *fils, le suivant.*

Voyez dans quel danger vous me mettez, en exposant votre état aussi publiquement ; vous faites appercevoir davantage la disproportion qui se trouve entre vos fortunes : cela vous amuse, vous semble jovial, plaisant, singulier ; mais le monde rit ; il a ses préjugés : le monde est cruel, il ne pardonne pas au ridicule.... N'avez-vous pas vu jusqu'à ce domestique lever les épaules en s'en allant ?... Je l'ai bien apperçu, moi.

DOMINIQUE *pere.*

Après ? qu'y-a-t-il donc de si étonnant ? Un valet ricanne.... qu'est-ce que cela fait ? Songe donc que l'homme doré, qui en a trente à sa suite, n'en impose pas à ton pere. Qu'a-t-il de plus que moi, si ce n'est l'embarras de ne pouvoir s'en passer ?

DOMINIQUE *fils.*

Mais enfin, quel est votre projet, quand monsieur Delomer sera venu ? Je ne vous reconnais plus : que lui voulez-vous ?

DOMINIQUE *pere, toujours se promenant.*

Que tu deviennes son gendre.

DOMINIQUE *fils.*

Vous précipitez trop .... D'un mot vous m'allez perdre pour toujours. Il me croira de moitié .... Et dans quel tems venez-vous !

DOMINIQUE *pere.*

Parbleu ! fort à propos.

DOMINIQUE *fils, fait un geste pour emmener la brouette.*

Mon pere, en grace ; je vais vous aider à ôter cela d'ici.

DOMINIQUE *pere, l'arrêtant.*

Eh ! non, non, non ; je te défends d'y toucher ; il faut qu'elle reste là.... oui, là.

DOMINIQUE *fils.*

Sous la porte cochere seulement, ici à côté.

DOMINIQUE *pere, s'opposant tout-à-fait.*

Veux-tu bien laisser cela, te dis-je ? ... Mais voyez l'orgueil !... renier ma brouette !....

DOMINIQUE *fils.*

Il va venir.

DOMINIQUE *pere.*

C'est ce que je demande.

DOMINIQUE *fils.*

Que j'ai de regret de vous avoir parlé !

DOMINIQUE *pere.*

Tu as bien peu de confiance en ton pere ! T'es-tu jamais repenti de l'avoir écouté ? (*Presqu'en colere.*) Mais pour qui me prends-tu donc ?

DOMINIQUE *fils.*

Tout autre que moi croirait que vous n'êtes pas sage en ce moment.

DOMINIQUE *pere.*

Nous verrons, nous verrons qui de nous deux l'est le moins.

DOMINIQUE *fils.*

Et monſieur Delomer ne va ſavoir que penſer...! Je nierai tout, d'abord.

DOMINIQUE *pere, en chantonnant.*

Ah, que de raiſons!

DOMINIQUE *fils.*

Je l'apperçois : ne lui parlez de rien, je vous en conjure. Voyez comme il a l'air triſte : il n'eſt guere dans une ſituation à ſe prêter à vos plaiſanteries.

SCENE III.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, DOMINIQUE *fils.*

M. DELOMER.

C'EST donc vous qui voulez me parler, cher papa ? Et qu'eſt-ce que vous me voulez donc avec tout cet attirail ?

DOMINIQUE *pere.*

Si vous m'avez eſtimé, monſieur, je vous demande pour faveur une demi-heure d'audience : tout-à-l'heure je vous expliquerai les motifs de la liberté que j'ai priſe, & vous ne la déſapprouverez point.

DOMINIQUE *fils, à l'oreille de ſon pere.*

Parlez-lui de tout autre choſe.

M. DELOMER.

Dominique, j'aime à voir votre pere dans cet habit de travail. Il lui donne un air utile qui ne déplaît point à la vue ; ſon âge ſemble plus reſpectable, ſes travaux entretiennent la ſérénité de ſon ame.... Voilà l'état de l'homme.... Il eſt plus heureux, plus tranquille que moi. Oui, j'eſtime

plus ce bonnet que ces têtes légeres, qui promenent par-tout le vuide de l'oisiveté. Chacun dit : il n'est rien de tel que d'avoir un métier en main, & chacun court après les emplois les plus incertains. De là naissent les malheurs, les vices & les crimes. Aussi l'honnête homme devient de jour en jour plus rare. On appelle la fraude au défaut du travail; les uns se font hardis frippons, les autres deviennent des intrigans adroits. Je suis trompé doublement en un seul jour : vous me voyez le cœur serré de tristesse & de douleur.

DOMINIQUE *fils, à voix basse.*

Auriez-vous reçu encore d'autres nouvelles? Je passerai dans votre cabinet : mon pere ne vous veut rien d'assez pressé, & nous avons affaire.

M. DELOMER.

Je ne dois pas me méfier de votre pere. Est-ce que vous ne lui avez point fait part....

DOMINIQUE *fils.*

Moi, monsieur, divulguer vos secrets sans votre aveu!

M. DELOMER.

Je vous en estime davantage : vous auriez pu cependant les lui révéler sans m'offenser.... Je puis parler devant lui du nouveau coup qui vient de me frapper ; il ne m'est pas moins cruel que l'autre. (*Elevant la voix.*) Hélas! je vous ai annoncé ce matin le mariage de ma fille avec monsieur Jullefort : j'avais cet établissement à cœur. Eh bien, cet homme qui me semblait vraiment épris de sa personne, & desirer sincérement mon alliance, cet homme est un cœur intéressé, vil, une ame de boue, comme il y en a tant. (*A Dominique fils.*) Dominique, il nous délaisse ; il s'est retiré avec une froideur insultante, & je viens de recevoir une lettre où il

a la lâcheté de me faire des reproches... Ah! ce trait m'a percé le cœur.

DOMINIQUE *pere, riant.*

Vous ne vous ferez pas accordés sur la dot... Oh! je devine cela... Par ma foi, ces épouseurs-là sont à la mode. Ils vous marchandent impitoyablement une fille à son propre pere. Vous avez bien fait de tenir bon. Croyez que vous ne perdez rien; car ces sortes de gens-là sont toujours de mauvais maris. Pour moi, j'en ai un à vous proposer, qui certainement vaudra mieux que ce monsieur Jullefort. (*A son fils.*) Oh! tu as beau me faire des mines... Je parlerai, je parlerai.

DOMINIQUE *fils, en s'en allant brusquement.*

Est-il possible!... Adieu, mon pere...

SCENE IV.

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere.*

DOMINIQUE *pere, s'approchant de l'oreille de M. Delomer.*

OUI, monsieur, c'est moi qui viens vous offrir un parti pour mademoiselle; m'entendez-vous?... Cette chere enfant est si aimable, si bonne!...

M. DELOMER, *regardant Dominique pere.*

Vous, pere Dominique? Voilà qui est neuf. Qui peut, s'il vous plaît, vous avoir chargé?...

DOMINIQUE *pere.*

Je parle au nom d'un jeune homme dont la famille & les mœurs vous sont bien connues.

M. DELOMER.

Bon!

DOMINIQUE *pere.*

Oh ! pour ce jeune homme-là, il aime la demoiselle, il l'aime sincérement ; le respect est le fondement de cet amour, car il le rend timide & muet ; je parle ici pour lui, il la prendrait pauvre comme riche, j'en réponds : eh bien, n'est-ce pas là de la tendresse ?

M. DELOMER.

Achevez, dites ; quel est-il ce jeune homme ?

DOMINIQUE *pere avec fermeté.*

C'est mon fils.

M. DELOMER.

Votre fils ?

DOMINIQUE *pere, hardiment.*

Oui, monsieur, mon fils...

M. DELOMER.

Certes, je ne m'y attendais pas... Comment ! lui à qui je m'ouvre tout entier, il aurait pu former de secretes prétentions, il vous aurait chargé ?...

DOMINIQUE *pere.*

Il ne m'a chargé de rien. C'est moi qui veut cela... Avez-vous pris garde comme il s'est enfui, quand il a vu que je voulais vous parler ?... Loin d'avoir nourri le moindre espoir, il seche secrétement de chagrin, tantôt demandant à voyager, & tantôt ne le voulant plus : il est nuit & jour dans l'état le plus tourmentant ; & moi je n'ai appris qu'aujourd'hui le supplice de ce pauvre garçon : car vous m'auriez vu plus tôt. Tenez, si ce matin je ne lui eusse serré le bouton, il se serait laissé mourir de consomption, sans que nous sussions pourquoi.

M. DELOMER.

Vous me surprenez étonnamment : je n'aurais jamais soupçonné...

DOMINIQUE

DOMINIQUE *pere.*

Je me suis dit, puisqu'il l'aime si fort, il ne peut que la rendre heureuse & être heureux lui-même ; vous connaissez son cœur, son esprit, ses talens ; il suit le même état que le vôtre ; il est estimable, vous l'estimez : pourquoi n'aurait-il pas la préférence ?

M. DELOMER.

Bon pere Dominique, y pensez-vous ? Je vous pardonne... Vous êtes pere... Mais...

DOMINIQUE *pere.*

Monsieur, il n'y a pas la moindre tache dans notre famille, nous allons tous la tête levée. Vous auriez tort de vous scandaliser de ma demande. Allez, sous cet habit grossier, je sais ce que c'est que le monde : il est des préjugés que l'on sacrifie sans peine, pour peu que l'on raisonne. J'ai vu les grands, j'ai vu les petits ; ma foi, tout bien considéré, tout est de niveau. Ce qui en fait la différence ne vaut pas la peine d'être compté : mon fils a du savoir, de la figure, de l'honnêteté, des mœurs, de l'amour pour l'ordre & le travail ; & qui sait jusqu'où ce garçon-là doit monter ?.. C'est un grain de moutarde qui peut lever bien haut.

M. DELOMER.

Vous avez raison ; & je ne songeais pas qu'à commencer dès ce jour, je ne dois pas trouver un si grand intervalle entre lui & moi. (*En soupirant.*) Ah, quel jour, quel jour !... Mais dites-moi la vérité, est-ce de son consentement que vous me déclarez ses sentimens ? Vous n'êtes pas fait pour vous avilir jusqu'au mensonge.

DOMINIQUE *pere.*

Il s'agirait de la vie, que je ne mentirais pas. Vous ne connaissez donc point le pere Dominique :

la démarche que je fais n'eſt point de ſon aveu. Il eſt auſſi loin d'en attendre le ſuccès, que je ſuis, moi, plein de confiance.

M. DELOMER.

Vous pourriez cependant vous abuſer.

DOMINIQUE *pere, avec une certaine aſſurance.*

Non, monſieur, je ne m'abuſe point.

M. DELOMER.

Mais vous êtes ſingulier.

DOMINIQUE *pere.*

Mais je ſuis vrai. Point de détours avec moi. Vous penſez peut-être que ce ſont de ces tendreſſes de dot, comme en a monſieur Jullefort.

M. DELOMER.

Ne prononcez pas le nom de cet homme-là, il m'anime trop le ſang.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt ſeulement pour vous faire entendre que, ſi j'euſſe ſoupçonné dans mon fils la moindre idée d'intérêt, je ne m'en ſerais pas mêlé. J'ai deſcendu dans ſon cœur, je l'ai trouvé tout rempli de cette flamme que vous & moi avons ſentie à ſon âge; je me ſouviens de mon jeune tems... L'objet en eſt digne, & j'en ſuis d'une joie inexprimable. Dites deux mots, & voilà deux heureux; que dis-je! en voilà quatre.

M. DELOMER.

Vous croyez donc que ma fille y conſentirait ſans peine? Vous l'aurait-il fait entrevoir? Parlez : il faut que je ſache tout.

DOMINIQUE *pere.*

Mais je crois, entre nous ſoit dit, que mon fils jeune, aimable, poli, aſſez bien tourné, doit lui revenir mieux que ce monſieur Julle.... Ah! pardonnez; je ne l'ai pas nommé.

M. DELOMER.

Encore un mot... Votre fils vous a-t-il paru tout-à-l'heure avoir aussi fortement envie de l'épouser que lorsqu'il vous en a fait ce matin le premier aveu ?

DOMINIQUE *pere.*

Vous penseriez que du matin au soir mon fils serait capable ... Mais je vous dirais...

M. DELOMER.

Dans de certaines circonstances il ne faut qu'une heure pour produire de grands changemens... Je l'ai éprouvé.

DOMINIQUE *pere.*

J'aurais seulement voulu que vous l'eussiez écouté un instant avant que d'entrer : la moindre de ses expressions, quand il parle d'elle, vous aurait touché, & vous en aurait plus appris que tout ce que je pourrais vous dire.

M. DELOMER.

Cela me fait beaucoup de peine.

DOMINIQUE *pere.*

Beaucoup de peine !

M. DELOMER.

Je ne puis lui donner mon consentement.

DOMINIQUE *pere, fièrement.*

Et pourquoi, s'il vous plaît ? La raison ?.. A tout il y a une raison.

M. DELOMER.

Je vais vous la dire. Ne croyez pas que ce soit une fausse idée de mésalliance qui me domine : quand il y en aurait une, son mérite applanirait cette difficulté : il est vrai que je me suis senti choqué au premier mot ; je vous l'avoue, j'ai eu cette faiblesse : & c'en est une des plus grandes ; car, en réfléchissant bien, je ne dois voir en vous que mon-

égal : votre état ne differe du mien que par un extérieur moins brillant : dans le fond, & vu du côté réel, c'eſt, du plus au moins, toujours vendre pour gagner.

DOMINIQUE *pere.*

Toujours vendre pour gagner, c'eſt bien dit cela.

M. DELOMER.

Votre fils eſt un jeune homme qui ſûrement d'ici à quelques années trouvera un excellent parti, pour peu qu'il ſe répande dans le monde ; de mon côté, je veux le recommander à ce qu'il y a de mieux.

DOMINIQUE *pere.*

Tenez, recommandez-le ſeulement à mademoiſelle votre fille : voilà tout ce que nous vous demandons.

M. DELOMER.

Ma fille n'eſt plus à marier, dès demain elle entrera au couvent ; l'avenir ſeul m'apprendra ſi elle doit un jour en ſortir.

DOMINIQUE *pere.*

Vous auriez la cruauté de la mettre ſous la grille, quand on vous dit qu'elle a un amant !... Savez-vous bien que je ſerais un homme à vous dire des choſes dures ? N'êtes-vous pas ſon pere, comme je le ſuis de mon fils ? Et ce cœur, ce cœur qui nous bat pour un enfant, ne le ſentez-vous pas treſſaillir pour ſon bonheur ?.. Cloîtrer une ſi aimable fille, à ſon âge !.. Ah ! prenez garde...

M. DELOMER.

Vous ne ſavez point quelles ſont mes raiſons ; la néceſſité contraint la meilleure volonté. Puiſqu'il faut vous le dire, je ne ſuis pas aſſez riche pour établir ma fille, je ne peux lui rien donner, rien ; c'eſt la plus exacte vérité, & voilà la vraie cauſe de cette rupture dont je viens de vous faire part.

Vous vous étonnez, vous ouvrez de grands yeux; mais cela eſt ainſi.

DOMINIQUE *pere, avec une joie concentrée.*

Vous n'avez rien à lui donner ! Bon, bon.... tant-mieux, tant-mieux.

M. DELOMER.

Une banqueroute, après vingt ans de travaux, me remet au même point d'où je ſuis parti.

DOMINIQUE *pere.*

Bon, bon.

M. DELOMER.

Je ne la refuſerais pas à un homme aſſez riche par lui-même pour commencer une maiſon; mais ne pouvant aider aucunement votre fils qui n'a rien, vous penſez bien qu'il eſt inutile d'y ſonger. Je ne ſouffrirai pas qu'il l'épouſe pour vivre dans le mal-aiſe... Non, non, jamais... Il y a trop d'amertume à boire dans cette gène étroite; & ſans un peu d'abondance, l'amour lui-même ſe détruit & fait place à la diſcorde.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt-à-dire que ſi mon fils était riche, de combien ſeulement? Voyons.

M. DELOMER.

Oh ! s'il avait ſeulement dix mille écus pour commencer... Vous riez !

DOMINIQUE *pere.*

Oui, je ris. Dix mille écus ! Achevez.

M. DELOMER.

Je le préféterais au plus riche négociant de Paris; car, je ne vous le cele pas, il m'eſt agréable en tout point; & ſi je ne me trouvais réduit... Mais le commerce, mon cher Dominique, eſt ſemblable à une mer tantôt calme & tout-à-coup orageuſe. Les mêmes vents qui font voler votre vaiſ-

ſeau, l'engloutiſſent. J'ai fait naufrage ſous un ciel qui paraiſſait ſerein. C'eſt à vous de faire entendre raiſon à votre fils ; il a l'eſprit juſte, il ſentira de lui-même combien le ſort eſt contraire à ſes vœux.

DOMINIQUE *pere.*

Me donnez-vous votre parole que, s'il n'y avait point d'autres obſtacles, votre fille ſerait à lui ?

M. DELOMER.

Oh ! de bon cœur.... Puiſſe-t-il acquérir tout le bien que je lui ſouhaite ! Mais, s'il faut vous le dire, pour un homme de probité, cela devient plus difficile que jamais.

DOMINIQUE *pere, regardant ſon barril.*

Allons, mon barril, allons, parle pour moi... Vil argent ! c'eſt donc à toi, & non au mérite perſonnel, qu'il faut devoir le bonheur de mon fils ! J'ai bien fait d'y penſer. (*Prenant la main de M. Delomer.*) Touchez là, c'eſt une affaire faite.

M. DELOMER.

Vous perdez l'eſprit.

DOMINIQUE *pere.*

Voyez, voyez ſeulement ce qui eſt là deſſus ma brouette.

M. DELOMER.

Eh bien, quelle folie !

DOMINIQUE *pere le prend par la main, & le conduit au barril.*

Ecoutez bien : là-dedans ſont trois mille ſept cent ſoixante & dix-huit louis d'or en rouleaux bien comptés, & ſix ſacs de douze cents livres : il n'y a rien de plus ni de moins : voulez-vous voir ? J'en ſuis le maître.

M. DELOMER.

Quel langage ! Vous m'étourdiſſez.

DOMINIQUE *pere.*

Rien n'eſt plus juſte, il faut voir quand on doute. *(Il tire un petit maillet de ſa poche, & défonce le baril; il fait ſonner des ſacs, & défait un rouleau.)*

M. DELOMER, *jetant un cri.*

Eſt-il poſſible! Mais c'eſt de l'or.

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt là mon porte-feuille à moi; il eſt ſûr celui-là... Point de fauſſe monnoie... toute en eſpeces ſonnantes.

M. DELOMER.

En vérité, je ne ſais que dire: comment! c'eſt à vous?.. Mais d'où vient tout cela?

DOMINIQUE *pere.*

De m'être toujours levé de grand matin... Voilà quarante-cinq ans que je ſuis à peu près vêtu comme vous voyez, & depuis quarante-cinq ans le labeur de chaque ſoleil a amené ſucceſſivement une petite portion de cette maſſe. Tandis que vous autres dépenſiez chaque jour, j'amaſſais chaque jour, j'économiſais; depuis que je me connais, je me ſuis amuſé de la fantaiſie de me bâtir une groſſe ſomme, non par avarice au moins, mais pour pouvoir aſſurer le bien-être de ma vieilleſſe & de ceux qui viendraient après moi. Je n'ai point connu les privations de la léſinerie. J'ai été frugal & laborieux, voilà tout mon ſecret. Je ne puis dire moi-même comment cette maſſe s'eſt formée; mais à force de ſuivre mon idée, j'ai eu toutes ſortes de petits avantages qui ſont venus accumuler mon petit tréſor. Jamais l'amour d'un plus grand gain ne m'a fait haſarder ce que la fortune m'avait une fois envoyé: j'ai bien tenu ce que je tenais; & le diable, par conſéquent, n'a pu me l'emporter. Il eſt vrai qu'enſuite l'ambition d'élever mon fils, n'a pas laiſſé de m'aiguillonner. A meſure

qu'il grandissait, l'amour paternel a fait des miracles, ou plutôt Dieu a béni mon projet, puisque, sans cet argent que j'ai lieu de chérir, mon fils, mon cher fils devenait malheureux.

M. DELOMER.

Je ne puis en revenir : & votre dessein est, en m'apportant cette somme?...

DOMINIQUE *pere*.

De faire son établissement d'accord entre vous trois.... Ce n'est plus là mon affaire ; tout est à vous ; partagez... J'ai un marais de trois arpens au fauxbourg Saint-Victor, joint à une petite maisonnette ; c'est tout ce qu'il me faut pour ma subsistance & mon plaisir : je ne veux rien de plus...

M. DELOMER.

Quoi, vous abandonneriez?..

DOMINIQUE *pere*.

Faites-les venir, vous dis-je : voilà le plus grand plaisir de ma vie. Demain je pourrais mourir, & je serais privé de ce spectacle délicieux... (*Avec sentiment.*) Mon fils, la jouissance de ton héritage ne sera point attristée par mon deuil !

M. DELOMER.

Je suis hors de moi... La surprise, l'admiration... Je n'ai pas la force de parler ; la joie... Je vais vous les faire venir.

SCENE V.

DOMINIQUE *pere, appuyé sur son barril, & remettant les rouleaux & les sacs.*

MÉTAL pernicieux ! tu as fait assez de mal dans le monde, fais-y du bien une seule fois. Je t'ai en-

chaîné pour un moment d'éclat : voici le moment tant desiré ; sors, va fonder la paix & la sûreté d'une maison où habiteront l'amour & la vertu. J'irai quelquefois me réjouir du bon emploi qu'on va faire de toi : le pere, la fille, mon fils.... ils sont tous d'honnêtes gens.

SCENE VI.

DOMINIQUE *pere*, M. DELOMER *accourant avec transport.*

M. DELOMER.

ILS vont venir. Quel va être leur étonnement & leur joie ! ... Mais est-il possible que vous ayez eu la constance d'amasser en silence une aussi forte somme, sans être tenté d'en faire usage pour vous ?

DOMINIQUE *pere.*

Je jouissais, en songeant que j'amassais pour mon fils. Prenez bien garde, il n'y a pas là une seule obole qui n'ait été acquise d'après les loix les plus séveres de l'exacte probité. Tout est à moi bien légitimement... Allez, cet argent profitera.

M. DELOMER.

Mais si ce fils si cher était venu à mourir, vous n'aviez que lui, quel chagrin alors ! Entre les mains de qui cet or aurait-il passé ? Que d'épargnes inutiles & perdues !

DOMINIQUE *pere.*

Oh ! j'y avais songé.

M. DELOMER.

Qu'auriez-vous fait ?

DOMINIQUE *pere.*

Quand je me suis dit, à l'âge de vingt ans : il faut

que je m'assure pour moi & pour les miens une somme quelconque, afin de parer aux besoins de la vie, parce que l'argent sous ce point de vue est aussi nécessaire qu'une roue l'est à ma brouette: je ne songeais pas à mon enfant, puisque je n'étais pas encore marié; mais dès ce tems-là j'avais un projet en tête.

M. Delomer.

Et quel était votre projet?

Dominique *pere.*

Chacun peut faire quelque chose d'élevé, dans quelqu'état qu'il soit: il ne faut que vouloir. Les uns mettent leur ambition à bâtir, les autres à se mettre en charge, ceux-ci à envoyer leurs biens sur mer: fantôme que tout cela, rien n'approche du plaisir que j'imaginais. C'était une action dont l'idée m'a toujours plu, & qui me réjouit encore, quand j'y songe. La voici: supposons que je n'aie point d'enfant, je n'ai point d'héritier par conséquent; j'ai là une somme bien ronde, bien complete, & qui ne doit rien à personne: personne, après mon décès, ne compte dessus; on ignore absolument ce que j'ai. J'écoute par le monde toutes les histoires que l'on y débite, je m'informe, je suis sur le qui-vive, j'apprends secrétement qu'un honnête homme, chef de famille, est tombé dans l'infortune, ou par un revers subit, ou par une persécution cruelle; il va perdre son crédit ou sa liberté; personne n'est assez riche, ou n'a la volonté de le secourir aussi promptement que le cas l'exige; il va être ruiné, il est perdu sans ressource... Que fais-je! j'arrive un beau matin à sa porte, je frappe, je demande à lui parler en secret. On m'introduit: j'entre tout comme je suis vêtu à présent, là, avec mon petit barril & mon tablier: il me regarde fort étonné... Je lui dis

tout bas à l'oreille, en montrant ce barril du doigt : honnête homme infortuné, voilà qui est à vous, prenez, n'en dites mot à personne... Tous les dimanches je viendrai à midi manger votre soupe. Adieu : & je disparais.

M. DELOMER *se jete à son cou avec transport.* Mon cher ami! que je vous serre dans mes bras.

SCENE VII & *derniere.*

M. DELOMER, DOMINIQUE *pere*, Mlle. DELOMER, & DOMINIQUE *fils.*

Mademoiselle DELOMER *à Dominique.*

VOTRE pere & le mien qui se tiennent embrassés!

DOMINIQUE *fils.*

Serais-je assez heureux. ... Je tremble d'approcher.

Mademoiselle DELOMER.

Ah! je crains encore plus que vous.

M. DELOMER.

Avancez, ma fille.

DOMINIQUE *pere.*

Dominique, approche donc.

DOMINIQUE *fils, à M. Delomer.*

Monsieur, épargnez - moi : l'état où vous me voyez est au-dessus de mes forces; puisque vous savez tout, décidez de ma vie.

M. DELOMER.

Et vous, ma fille, que dites-vous?

Mademoiselle DELOMER, *timidement.*

J'attendrai vos ordres, mon pere, & me ferai un devoir de les remplir.

M. DELOMER.

Mais il me semble que vous vous entendez par-

faitement, & qu'il n'eſt pas beſoin d'expliquer plus au long ce qui eſt entre vous.

DOMINIQUE *pere.*

Elle a rougi, ſon cœur a parlé. La belle enfant! qu'elle m'enchante!

(*Mademoiſelle Delomer ſe trouble, & veut ſe retirer.*)

M. DELOMER.

Reſtez, ma fille; reſtez... Je connais vos ſentimens, je les approuve, il ne tient plus qu'à vous de lui donner votre main, j'y conſens.

DOMINIQUE *pere, à ſon fils.*

Entends-tu? M'en croiras-tu une autre fois? Quand je te l'ai dit; va, va, les peres en ſavent toujours plus que les enfans.

DOMINIQUE *fils, à M. Delomer, prenant la main de mademoiſelle Delomer.*

Ah! je crains de m'être trompé... Vous me l'accordez?.. Dites, répétez-le: mais non; il me ſuffit, votre promeſſe m'eſt donnée... La ſurpriſe & le plaiſir m'ôtent la voix.

M. DELOMER.

Ma fille, eſt-ce de bon cœur que tu acceptes Dominique pour ton époux?

Mademoiſelle DELOMER.

C'eſt lui que j'aimais; je me plais à l'avouer. Ce n'eſt pas la richeſſe qui rend ſi heureux; & quand on s'aime bien, il eſt facile d'être content avec peu.

DOMINIQUE *pere.*

Voilà qui eſt parler. (*A mademoiſelle Delomer.*) Je ne vous répugne donc pas, mademoiſelle? vous aimerez donc auſſi un beau-pere bâti comme je le ſuis?

Mademoiſelle DELOMER.

J'ai appris de bonne-heure à chérir la probité ſous quelque vêtement qu'elle paraiſſe, & vous

vous êtes montré avec tous un si digne homme, & avec lui un si bon pere, qu'il serait difficile de ne pas vous chérir.

DOMINIQUE *pere, les prenant par la main & les conduisant à la brouette.*

Connaissez le pere vinaigrier : voyez son trésor, il est pour vous : voilà la secrete épargne de tout ce que la fortune lui a procuré depuis sa jeunesse. S'il avait davantage, il vous le donnerait. (*Il étale l'or & l'argent.*)

DOMINIQUE *fils.*

Quoi, mon pere, ceci serait à vous?

DOMINIQUE *pere.*

Oui, mon ami, à moi. Ton saisissement, tes grands yeux ouverts, ton air extasié me causent plus de joie dans ce moment que les mines du Pérou n'en ont jamais fait éprouver à tous les potentats de ce monde.

M. DELOMER.

Sachez qu'il y a là près de cent mille livres.

DOMINIQUE *pere.*

Eh! mais vraiment, c'est tout comme je vous l'ai dit.

DOMINIQUE *fils, à M. Delomer.*

Allons, monsieur, allons, nous allons mettre ordre à tout... (*Vivement.*) N'est-il pas vrai, mon pere? Il ne faut point perdre de tems... Cette somme....

M. DELOMER.

Dois-je le souffrir? Non, non.

DOMINIQUE *pere, à son fils.*

J'attendais ce mouvement de ton ame, & tu ne m'as point trompé; oui, il faut réparer cette faillite malheureuse. Quel plus noble emploi peut-on faire de cette somme?.... Mes enfans, semez avec

cet argent, ſemez ſans crainte, & la moiſſon ſera bénie du ciel.

Mademoiſelle DELOMER *lui ſaute au cou.*

Ah! que je vous embraſſe comme un pere.

M. DELOMER.

C'eſt bien, c'eſt bien, ma fille. Honore & reſpecte toujours en lui cette grandeur d'ame & cette bonté qui me ſurpaſſent, & que du moins j'admire.

(Ils s'embraſſent tour-à-tour.)

DOMINIQUE *fils.*

Mon pere, quoi, vous aviez tout cet argent à votre diſpoſition, & vous avez traîné la brouette, & vous m'en faiſiez un ſecret?

DOMINIQUE *pere.*

C'eſt à ce ſecret que nous devons tous notre bonheur. Un ſeul confident aurait pu tout gâter. Il m'aurait peut-être détourné de mon genre de vie: on ſe laiſſe ſéduire à la fin; &, d'une fantaiſie à une autre, tout cet argent ſe ſerait envolé de façon que, ſans en avoir été ni plus gras, ni plus content, je ne me trouverais pas au but où je ſuis aujourd'hui.... A l'égard de la confidence que j'aurais pu te faire, c'était encore une autre queſtion... Heureux l'homme que ſon pere éleve ſans nulle autre perſpective de reſſource que lui-même! Il en vaut bien mieux; & tous ces mauvais ſujets, tous ces enfans de famille, mangeurs de ſoupe apprêtée, n'ont que de la ſuffiſance, & font mauvaiſe nourriture du bien de leurs parens, dont ils n'aiment trop ſouvent que l'héritage. L'aſpect d'une fortune aſſurée les rend fainéans, pareſſeux, & conſéquemment libertins. Il faut qu'un jeune homme ſente de bonne heure l'inquiétude du beſoin réel, & la néceſſité du travail: ſans quoi ordinairement il ne ſait rien faire d'utile. Si le malheur eût voulu que tu te fuſſes gâté

au point d'être un vaurien comme j'en vois tant, oh! je ne te le cache pas, tout ceci aurait été pour un autre, afin d'être mis à bon usage.

DOMINIQUE *fils*.

Vous auriez bien fait, mon pere... Mais que ce fruit de vos épargnes vient à propos! Il ne pouvait m'être plus précieux que dans ce moment (*regardant mademoiselle Delomer*), où tout se réunit pour combler ma félicité.

DOMINIQUE *pere, se rassasiant du plaisir de les voir.*

Les chers enfans! Je passerai ma vie avec eux. (*A monsieur Delomer.*) Ne vous y trompez pas: vous êtes l'homme chez qui j'irai tous les dimanches manger la soupe, vous en face, & mes deux enfans à mes côtés, afin qu'en me reculant un peu, je vous voie tous trois, là, à mon aise... Gardons-nous de faire trop de bruit; que rien de ceci ne transpire. (*A son fils.*) Allons, Dominique, mene la brouette de ton pere; voyons cela. Il faut aller vuider le tout dans la caisse. Ma bru ira faire écarter les domestiques, en ordonnant de faire servir le souper; car il est l'heure, je pense. (*Il regarde à une grosse montre d'argent, qu'il tire de son gousset.*)

M. DELOMER.

Dès ce soir nous passerons contrat.... Voulez-vous mon notaire, ou le vôtre?

DOMINIQUE *pere.*

Un notaire! Moi! Et pourquoi faire?.. Quand la bonne foi n'est point dans les paroles, elle ne se couche point dans les écrits... Au reste, faites selon que la mode l'exige, puisqu'à chaque bibus il faut employer deux de ces messieurs. (*Appercevant mademoiselle Delomer qui aide à Dominique.*) Eh! voyez, voyez, je vous prie, qu'ils sont bien ainsi attelés ensemble!.. (*Il rit.*) Allons, allons, mes

bons amis, je vous laisse faire, je ne m'en mêle pas : courage, voyons si cela roulera... (*La brouette n'allant pas bien, monsieur Délomer met la main à l'œuvre.*) Et vous aussi, vous tirez à mon barril ? Bon, bon, cela. (*Il rit.*) Ah, les mal-adroits!.., Eh bien!... Vaille que vaille... (*A son fils.*) Tu ne te plains donc plus de ma brouette?

DOMINIQUE *fils.*

Oh ! non, mon pere, non... Je ne savais pas quel vinaigre était dedans...

DOMINIQUE *pere.*

Ma foi, c'est du meilleur que je puisse donner... Cela fait revenir de bien loin, n'est-il pas vrai ? Et on peut le mettre à toutes sauces. (*La brouette sort : Dominique pere, arrêtant monsieur Delomer.*) Vos domestiques!... Ces drôles là, ils vont être bien étonnés de me voir à table avec mon bonnet ; je ne le quitte pas au moins... Ils ouvriront de grands yeux... Tant-mieux, tant-mieux ; cela sera plaisant... Ils ne voulaient pas que je misse là ma brouette ; n'ai-je pas bien fait d'entrer malgré eux ?... Oh ! j'en rirai long-tems.

M. DELOMER.

Venez, mon cher ami, venez : cette maison-ci désormais sera plus la vôtre qu'elle n'est la mienne.

Fin du troisieme & dernier acte.



La Brouette

